

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Réaction : ANDRE COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an..... 80 fr.	Trois mois. 28 fr.
Six mois.. 40 fr.	Six mois.. 56 fr.
Trois mois. 20 fr.	Un an..... 112 fr.
Chèque postal Lefort 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

République et Révolution

Dans un article du dernier numéro de *Pensiero e Volontà*, Errico Malatesta précise fort bien la situation des anarchistes, en Italie, devant le problème républicain. Les lecteurs du *Libertaire* en liront avec grand intérêt cette traduction.

REPUBLIQUE ET REVOLUTION

Notre intention déclarée de prendre part à tout mouvement révolutionnaire visant à la conquête d'une plus grande liberté et d'une plus grande justice, aussi bien que les récentes informations d'un de nos camarades qui peut-être, dans la rédaction rapide d'articles de journaux, est allé plus loin que sa pensée réelle, ont fait croire à quelques-uns, ignorants de nos idées, que nous accepterions, ne fût-ce que provisoirement, une République décorée pour l'occasion des adjectifs « sociale et fédérative ». Il en est même qui nous envoient des articles de propagande républicaine, en se disant sûrs de leur publication. Comme si nous étions un organe républicain.

Il ne paraît pas nécessaire de dépenser beaucoup de mots sur la question, attendu que les anarchistes n'ont jamais donné lieu à équivoque dans leurs rapports avec les républicains. Il est bon néanmoins de s'arrêter un peu sur l'argument car le péril de la confusion est toujours grand lorsque de la propagande on veut passer à l'action et qu'il est nécessaire alors de coordonner son œuvre avec celle des autres forces qui prennent part à la lutte. Et c'est certainement chose difficile de bien distinguer où finit la coopération utile dans la lutte contre l'ennemi commun, et où commencerait une fusion qui mènerait le parti le plus faible à renoncer à ses buts spécifiques.

Il est urgent de s'entendre sur cette question de la République, parce que le régime, qui sortira du mouvement révolutionnaire vers lequel l'Italie se dirige plus ou moins rapidement, sera républicain. Il nous semble qu'en adhérant à la République nous trahirions non seulement nos buts anarchistes, mais le même idéal libertaire et égalitaire qu'espère rejoindre, par le moyen de la République, la meilleure partie des travailleurs républicains et des jeunes qui, tout en se trouvant dans une situation privilégiée, sont animés d'un besoin de justice qui les rend solidaires des travailleurs.

Nous disons que le régime qui remplacera, en Italie, les institutions en vigueur sera probablement la République. De fait, quel moyen de conviendrait politique pourrait immédiatement remplacer les institutions qui nous ont donné le fascisme et qui ont désormais lié leur propre sort au fascisme. Nous ne voulons pas faire les prophètes et prévoir combien de temps durera encore la domination fasciste. D'autant plus que nous tremblons que le désir ne nous rende optimiste ; mais, en somme, il nous sera permis de croire que l'Italie ne se laissera pas repousser toujours plus en arrière vers la barbarie médiévale, et qu'un jour ou l'autre elle saura secouer le joug qui s'aggrave à son col. Mais après ?

Le peuple ne se sent que pour quelque chose d'immédiatement réalisable et, au fond, il a raison parce qu'on ne vit pas seulement de négations, et si on n'a rien à établir on retourne finalement à l'antique.

Un retour aux conditions d'avant-guerre et à l'avant-fascisme ne nous paraît pas possible, et ce serait certainement un malheur que nous devrions éviter de tout notre pouvoir.

L'anarchie n'est pas encore comprise de la grande majorité et on ne peut raisonnablement espérer que la masse, toute la masse, voudra et saura organiser elle-même la vie sociale, d'un libre accord, sans attendre l'ordre des chefs et sans subir qu'on s'impose à elle d'une façon ou d'une autre. Habitué à être gouverné, le peuple, sauf sa fraction arrivée aux conceptions anarchistes, n'abat un gouvernement que pour y substituer un gouvernement qu'il espère meilleur.

Exclu donc, comme indésirable, le retour à l'hypocrisie monarchico-constitutionnel qui nous porterait à un nouveau fascisme, quand la monarchie et la bourgeoisie se verraient de nouveau en péril imminent ; exclue, l'anarchie, comme inapplicable immédiatement, nous ne voyons que la dictature soi-disant communiste ou la République.

La dictature communiste nous paraît avoir peu de chances de succès à cause du nombre restreint des communistes, à cause de leur esprit autoritaire qui réussirait mal à s'imposer en un mouvement qui serait avant tout une explosion du besoin de liberté, à cause aussi des difficultés pratiques qui s'opposent à la réalisation de leur programme et des mauvais résultats obtenus par l'expérience russe qui fait retourner ce pays vers le capitalisme et le militarisme.

Il reste la République, qui aurait l'adhésion des républicains proprement dits, des socialistes démocratiques, des prolétaires anxieux de changement, mais sans idées déterminées sur l'avenir, et même celle de la masse des bourgeois, lesquels s'empres- sent toujours d'appuyer un gouvernement quelconque, du fait qu'il apparaît capable de garantir l'ordre, qui, pour eux, n'est rien d'autre que la sûreté de leur privilège économique.

Mais qu'est-ce que la République ?

Les républicains, ou la partie des républicains désirent sincèrement un changement radical des institutions sociales et qui, pour cela, sont plus près de nous, ne veulent pas comprendre ce qu'est la République. Ils disent que leur République n'est pas comme les autres républiques mortes ou existantes, que leur République sera sociale et fédérative. C'est-à-dire qu'elle expropriera, ou tout au moins taxera lourdement les capitalistes, donnera la terre aux paysans, favorisera le passage des instruments de travail aux mains des associations ouvrières, respectera toutes les libertés, toutes les autonomies individuelles, corporatives et sociales, etc., etc.

Maintenant tout cela est langage anarchiste ou dictatorial. Anarchiste, si l'on veut atteindre ces belles choses par l'œuvre des minorités plus évoluées qui, abattant le gouvernement ou y résistant, le font ou et quand il est possible de le faire, en cherchant, avec la propagande et avec l'exemple, d'entraîner et de convaincre la masse de la population.

Langage dictatorial, au contraire, si l'on entend s'emparer du pouvoir par un coup de force, et imposer par la force son propre programme. Mais ce n'est certes pas un langage républicain.

La République est un gouvernement démocratique, c'est même la seule démocratie véritable, entendue dans le sens de gouvernement de la majorité du peuple par le moyen de ses représentants librement élus. Un républicain peut dire par conséquent quels sont ses desirs et quels sont les critères qui le guideraient comme électeur, quelles propositions il ferait ou approuverait s'il devenait élu et représentant. Mais il ne peut dire quelle sera la sorte de République que nous donnera le Parlement ou, si l'on veut, la constituante appelée à créer la nouvelle Constitution, ou les lois qui en découleront. La République reste République même si elle est gouvernée par les réactionnaires ; elle ne fera que consolider et, au besoin, rendre pires les vieilles lois.

Il n'y aurait plus le roi et le Sénat choisis par le roi, et ce serait certainement là un progrès. Mais un progrès de peu d'importance pratique parce que, aujourd'hui, la force prépondérante et déterminante dans les Etats est la force financière. Le pouvoir royal compte seulement comme un instrument des financiers, lesquels sauraient très bien s'en passer sans que cela diminue leur maléfique influence.

Du reste, ce que veulent les républicains « socialistes », c'est vraiment l'abolition du capital, c'est-à-dire le droit et la possibilité de prélever un profit sur le travail d'autrui grâce au monopole des moyens de travail. Pourquoi alors ne sortent-ils pas de l'équivoque et s'appellent-ils pas simplement socialistes ?

Il nous paraît qu'en réalité ils visent à des améliorations des conditions des classes pauvres et à une atténuation de leur exploitation. Mais ils voudraient laisser indenne le droit du propriétaire à faire travailler les autres pour son compte. Ils laisseraient ouverte, par conséquent, la voie à tous les maux que produit le droit de propriété capitaliste.

Et à quoi se réduit leur fédéralisme ? Admettent-ils le droit des régions et des communes de sortir de la fédération et de choisir par elles-mêmes les façons de se grouper qui leur conviennent le mieux ? Admettent-ils qu'un membre de la fédération ait le droit de refuser tout concours militaire ou financier pour des causes qui ne lui paraissent pas ? Nous craignons bien que, non parce que cela laisserait à la base de l'unité nationale la seule volonté libre des fédérés en dehors de toute contrainte étatique, chose qui ne nous paraît pas conforme aux traditions et à l'état d'esprit des républicains.

Mais alors pourquoi et comment pourrions-nous nous trouver d'accord avec les républicains en un mouvement quelconque ?

Nous nous trouverons avec les républicains dans l'acte révolutionnaire, comme nous nous trouverons d'accord avec les communistes dans l'expropriation de la bourgeoisie quand il voudront faire cette expropriation révolutionnairement, sans attendre d'avoir tout d'abord constitué leur Etat, leur métairie. Mais nous ne deviendrons pas pour cela des républicains ou des communistes d'Etat.

Il faut bien distinguer l'acte révolutionnaire qui abat le plus qu'il peut le vieux régime et y substitue de nouvelles institutions, des gouvernements qui viennent ensuite arrêter la révolution et supprimer le plus qu'ils peuvent des conquêtes révolutionnaires.

Toute l'Histoire nous enseigne que les progrès amenés par les révolutions ont été obtenus dans la période de l'effervescence populaire quand il n'existait pas encore de gouvernement reconnu ou que le gouvernement était trop faible pour se mettre ouvertement contre la révolution. Puis le gouvernement constitué, la réaction a toujours commencé, qui a servi l'intérêt des anciens et des nouveaux privilégiés, et a enlevé aux masses tout ce qui leur a été possible de leur enlever.

Notre devoir est donc de faire ou d'aider à faire la révolution en profitant de toutes les occasions et de toutes les forces disponibles, de pousser la révolution le plus avant qu'il est possible, non seulement dans la destruction mais, même et surtout, dans la reconstruction, et de rester les adversaires de tout gouvernement, quel qu'il soit, apte

à se constituer, en ignorant ou en le combattant le plus qu'il sera possible.

Nous ne reconnaitrons pas la Constituante républicaine, pas plus que nous ne reconnaitrons le Parlement monarchiste. Nous la laisserons faire au peuple s'il la veut.

Nous pourrions même nous trouver occasionnellement à ses flancs en combattant les tentatives de restauration. Mais nous demandons, nous exigeons la liberté complète pour ceux qui pensent comme nous vivre en dehors de la tutelle et de l'oppression étatique et qui veulent propager leurs idées par la parole et par l'exemple.

Révolutionnaires, oui ; mais, avant tout, anarchistes.

Errico MALATESTA.

LE FAIT DU JOUR

Voici l'enjeu

Dans son numéro d'avant-hier soir, *l'Intransigeant*, qui n'est pas suspect d'avoir l'esprit subversif, publiait, en première page, au-dessous des pronostics concernant l'élection présidentielle, la photographie d'un lieu enchanteur : le palais de l'Elysée au fond de son superbe jardin. Et le journal de M. Bailly avouait : « Voilà l'enjeu ! »

L'homme qui a conquis la majorité des suffrages à l'Assemblée nationale de Versailles sera durant sept ans l'heureux locataire de cette demeure fastueuse ainsi que d'un château dans l'immense parc de Rambouillet.

La vie protocolaire d'un Président de la République n'est pas de celles qui enchanteraient les hommes les mieux doués pour la lutte sociale au tour de la bataille des idées. Elle est, en outre, dépourvue de toute fantaisie... Mais, à soixante ans passés, à quel peut rêver un politicien, fût-il en outre profond savant ou brillant avocat, sinon au repos « glorieux » que procure le « faite des honneurs » ?

Voici l'enjeu !

Et ainsi s'explique l'acharnement que mènent les compétiteurs à s'arracher — à tout prix — la majorité de Versailles.

Car il n'y eut même pas, pour cette « charge », entre deux hommes d'opinions différentes, les « principes » ne furent pas le moins du monde en jeu dans l'affaire.

Les candidats étaient tous deux du même parti. Ils étaient également de ce Bloc des gauches promoteur de monts et merveilles aux badauds de l'électoratisme. Ils ne s'opposaient donc pas pour d'autres raisons que celle-ci : « Je veux le gâteau, moi ! Moi et pas toi. »

La réunion plénière des gauches avait eu beau désigner son candidat, peu importa au radical Doumergue. Depuis trop longtemps il rêvait de passer dans la timonerie présidentielle entre deux haies de cuirassiers, tandis que les badauds l'acclamaient aux cris de : « Vive le Président ! »

Depuis trop longtemps il guignait les millions annuels de la liste civile... Périssent les principes, les « sacro-saints principes républicains », pourvu que la place soit gagnée !

Et M. Doumergue l'a gagnée.

Lui ou Poinlevé, ou tout autre, peu nous importe, à nous qui n'attendons rien des hommes au pouvoir, rien que du mal, de la souffrance, des privations, des tortures pour les producteurs de ce pays.

Mais ça ne fait rien, il y a une fameuse leçon d'anarchie à tirer pour tous ceux qui observent avec curiosité les événements.

Allez confier, travailleurs, le soin de vous guider et d'ordonner les faits de votre vie à des êtres que poussent uniquement dans leurs actes publics des mesquins et si particuliers intérêts de lucre et de gloire !

Personne n'est insensible, sans doute, aux charmes d'une villégiature sous les ombrages de Rambouillet, personne, — Monsieur Doumergue, — pas même ceux qui triment dans les usines malsaines, en plein juillet. Ce sont précisément ceux-là qui se refusent à couvrir d'un décoratif néphelisme de légalité et de Constitution votre honteuse envie de farniente huppé.

En face d'une telle « Archie » à face de jouissance sans noblesse, comme on est heureux de se sentir incorrigiblement anarchiste !

LA FIN D'UN BLUFF

Les droites battent les gauches et les gauches vont se dégonfler

Le Bloc National des deux Chambres, qui avait gros sur le cœur d'avoir perdu Millerand, vient de prendre sa revanche au Congrès de Versailles en faisant élire Doumergue par 515 voix contre 309 à Poinlevé. Car, comme nous l'avions prévu hier, l'hésitation de Doumergue, homme de gauche, n'a pas été longue ; il ne s'est pas embarrassé de scrupules et s'est placé, sans grâce aucune mais très aisément, sous la houlette des droites.

Henry IV ayant déclaré que Paris valait bien une messe, Doumergue pensa lui, s'il ne le dit pas, que l'Elysée valait bien une trahison de plus.

Que vont faire les blocards de gauche ? Eux qui ont refusé de gouverner avec Millerand, agent de la droite, vont-ils accepter de Doumergue, cet autre agent des nationalistes, les rênes du Pouvoir ?

C'est sûr !

Leurs ministères sont à bout ! Ils ont hâte de décrocher le maroquin.

Puis, si les radicaux et les socialistes recommandaient avec Doumergue l'histoire de Millerand ils pourraient créer dans le pays un état d'ennervement annonciateur — qui sait ? — de profonds changements sociaux.

Et tout le monde sait que les radicaux et les socialistes sont des partisans de l'Ordre.

Les atrocités continuent

LE MARTYRE D'UN COMMUNISTE

Dans la prison de Lefortovo, à Moscou, se trouvait le communiste Egoroff, condamné à mort pour l'affaire des communistes de Bakou. Egoroff est un vieux révolutionnaire ayant fait sept ans de travaux forcés sous le régime tsariste. Depuis trois ans, cette sentence pesait sur sa tête, sans être mise à exécution.

Le 5 février dernier, les agents de la G. P. U. (Tchéka) vinrent prendre Egoroff pour mettre, sans aucun doute, la sentence à exécution. Apres trois ans d'attente ! Cette mesure souleva la protestation des prisonniers politiques de la prison et ils déclarèrent que si Egoroff était emmené, ils se suicideraient tous.

La G. P. U. commença à négocier : on promit de ne pas fusiller Egoroff, mais qu'il serait simplement transféré à la prison de Boutyrki, et qu'un des prisonniers politiques l'accompagnerait.

Le 7 février, Egoroff, accompagné de Khokhoff, fut en effet transféré à la prison de Boutyrki. Lorsque les deux prisonniers arrivèrent à cette prison, Khokhoff fut isolé, pieds et poings liés, dans une cellule solitaire ; quant à Egoroff, son sort est jusqu'ici inconnu.

D'autre part, pour punir les anarchistes de Lefortovo d'avoir pris la défense de Egoroff, ils ont été transférés du régime politique au régime de droit commun.

TORTIONNAIRES « COMMUNISTES »

Nous recevons la lettre suivante de Russie :

« Le camarade Lichtenbaum, ancien membre du Comité central du Parti socialiste-révolutionnaire de gauche, a été cruellement maltraité, le 22 mars, au siège de la Tchéka de Moscou. Le fameux bourreau Ryba l'avait frappé sur les organes génitaux, lui avait arraché les poils de la barbe, etc... Pendant qu'on le torturait, Lichtenbaum criait : « Vive le Parti socialiste-révolutionnaire de gauche ! Honte aux bourreaux ! ». En guise de protestation, Lichtenbaum déclara la grève de la faim. Au onzième jour, il tenta de se suicider, mais en fut empêché par les agents de la Tchéka. Il a été transporté dans une maison d'aliénés, bien qu'il soit dans un état d'esprit tout à fait normal. »

Le Groupement de Défense des Révolutionnaires emprisonnés en Russie.

Les députés bolchevistes n'ont pas eu le temps de voter pour Poinlevé

Ils allaient le faire

Tous ceux qui, hier, ont vu superficiellement le journal *l'Humanité*, emportaient la conviction que les députés bolchevistes se plaçaient au-dessus, bien au-dessus, des compétitions et des combinaisons déconcertantes de l'élection du Président de la République.

Les députés bolchevistes voteraient pour Camélinat, le vétéran de la Commune. Tout au moins ils l'annonçaient en gros caractères.

Mais, en caractère plus petit, on pouvait lire :

Le Comité directeur donne mandat aux élus du Parti de surveiller avec attention les scrutins qui suivront le premier tour, s'il s'en produit. Il leur recommande de prendre toutes dispositions, malgré leurs répugnances, pour que la majorité parlementaire issue des dernières élections détiennne tout le pouvoir, occupe dans l'Etat tous les postes importants. Sa carence, son incapacité, la duplicité de son jeu démocratique ne tarderont pas à éclater à tous les yeux.

Ainsi, les « fins » politiques du Comité Directeur croyaient que l'élection de Versailles nécessiterait plusieurs tours de scrutin et ils avaient donné des « indications » en conséquence.

Les députés du Bloc Ouvrier et Paysan voteraient au premier tour, pour le chèque, en faveur de Camélinat, mais pour Poinlevé au second tour, si celui-ci avait besoin de leurs suffrages.

Tout se paye dans la vie, la future ambassade russe à Paris comme le reste.

Appel urgent à la solidarité

Une bonne camarade, dont la solidarité s'est toujours largement manifestée en faveur des anarchistes qui se sont trouvés dans la nécessité d'appeler à l'aide, a besoin à son tour que les amis viennent à son secours.

Son compagnon, d'origine belge, a été expulsé voilà plus d'un mois et, depuis ce temps, elle assume seule les charges de sa petite famille.

Il s'agit de notre camarade Jeanne Meunier, dont les militants parisiens connaissent le dévouement et le bon cœur.

A l'aide ! pour Jeanne Meunier.

Le Comité d'Initiative de l'U. A.

Nota. — Adresser les fonds à Pierre Lentente, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10°).

Autour d'un drame navrant

Un ouvrier aux tendances bolchevistes vient d'être abattu — si nous en croyons *l'Humanité* — par un ouvrier adhérent à la C.G.T. lafayettiste.

Le motif de ce meurtre stupide et navrant serait, toujours d'après *l'Humanité*, de source politique.

Ah ! non, que les ouvriers luttent contre leurs dirigeants, mauvais bergers, bon ! mais qu'ils ne se portent pas entre eux de mauvais coups.

Nous souhaitons vivement que Louis Polta, la première victime, guérisse de sa blessure. Nous désirons, non moins vivement, que Claveria, l'agresseur et la seconde victime, ne paie point trop cher son geste fou.

Pourquoi *l'Humanité* n'est-elle pas de notre avis et s'acharne-t-elle à fournir à la magistrature des charges contre l'auteur de ce bête attentat ?

Pourquoi écrit-elle ces choses : « Claveria qui a déjà été condamné pour vol va subir un examen mental. Il n'est pas fou. Il est même si lucide que lorsque les policiers ont demandé au patron de l'hôtel s'il était déséquilibré, celui-ci a éclaté de rire. »

Le journal moscoulaire démontre par cela même mieux que par des affirmations de principes qu'entre son idéal et le nôtre il y a un fossé que rien ne pourra combler. Jamais les anarchistes ne seront des pourvoyeurs de prison.

Demain

On attend demain les dernières thunes mensuelles des copains de la région parisienne. Pour faciliter leur versement nos bureaux, 9, rue Louis-Blanc, resteront ouverts demain matin jusqu'à midi.

Nos meetings pour l'Amnistie totale

Ci-dessous nous donnons le nom des villes où les orateurs de l'Union Anarchiste prendront la parole cette semaine en faveur de l'amnistie totale.

SAINT-ETIENNE, aujourd'hui, orateur : Chazoff.

LE BOUCAU, aujourd'hui, orateur : Boudoux.

FIRMINY, dimanche, orateur : Chazoff.



— Qu'est-ce qu'il y a, papa ? Qu'est-ce que c'est ?...
— C'est Doumergue. C'est rien !..

Le Libéraire "cinématographique"

NOTRE-DAME DE PARIS

Réalisation de Wallace Worsley, d'après l'œuvre de Victor Hugo. — Interprétation de : Lon Chaney : Quasimodo. — Patsy Ruth Miller : Esmeralda. — Norman Kerry : Phoebus. — Nigel de Brulier : Claude Frollo. — Brandon Hurst : Jehan. — Käte Lester : Mme de Gondelaurier. — Ernest Terrence : Clopin Trouillefon. — Winifred Bryson : Fleur de Lys. — Tully Marshall : Louis XI. — Raymond Hatton : Gringoire.

J'ai déjà dit ce que je pensais des reconstitutions historiques, dans la critique de « Rosita » et de la « Danseuse Espagnole », publiées ici-même en avril dernier. Je ne reviens donc pas sur la question des décors gigantesques qui sont, pour le grand public, l'attrait principal de ce genre de films, alors que les œuvres essentiellement cinématographiques n'obtiennent devant lui qu'un médiocre succès, et je ne tiendrai compte ici que de la valeur de l'œuvre en tant que « film », c'est-à-dire n'attachant d'importance qu'à sa qualité purement cinématographique.

Au point de vue du scénario, l'adaptation est mauvaise et ne suit que de très loin le roman de Victor Hugo. Cela n'aurait peut-être qu'une importance secondaire (une adaptation devant être une transposition et un développement en images d'une action inspirée par l'œuvre littéraire, tout en conservant le fond et la puissance psychologique, plutôt qu'une banale illustration suivant pas à pas les différentes étapes du roman, mais sans, non seulement contenir, mais même refléter un instant la psychologie de l'œuvre adaptée), si le film avait augmenté sa valeur propre en proportion directe de ce qu'il a fait perdre à l'œuvre littéraire.

Mais il n'en est pas ainsi. Les sous-titres sont infiniment trop nombreux. La production de Wallace Worsley ne possède pas cette puissance, ce relief, cette race, que l'on trouve dans l'œuvre de Hugo, non plus que cette profonde analyse des âmes, ni l'antagonisme des sentiments qui régissent Claude Frollo.

De plus, aucune atmosphère, aucune ambiance, malgré tous ces édifices de plâtre et de stuc. Evidemment, cela imite très bien le quartier Notre-Dame de l'époque, mais ne le recrée pas. Si tous ces décors ont une vérité historique (ou à peu près) et s'ils ont une vérité d'exécution, pas un instant nous ne leur reconnaissons une puissance d'atmosphère, une vérité de vie.

Que l'on compare « Notre-Dame de Paris » à « Polikouchka », dont j'ai parlé dernièrement. Dans ce film, pas un décor grandiose, pas même un grand décor : rien. Des poutres, une table, quelques chaises, quatre planches et voilà vivre devant vous une isba de moujiks où vous-même vous vous sentez vivre, où vous êtes avec des âmes, où vous prenez part à leurs joies et à leurs souffrances et où vous êtes mêlés inconsciemment à leur atmosphère de vie : l'ambiance est complète. Nous pourrions dire de « Polikouchka » :

RIEN = TOUT.

Au contraire, dans « Notre-Dame de Paris », comme d'ailleurs dans une infinité de reconstitutions historiques (« Vingt ans après », par exemple, la formule est inverse et :

TOUT = RIEN.

Je laisse à mes lecteurs le soin de choisir la formule qui leur plaira davantage. Quant à moi, je préfère la première...

Pour la question des sous-titres que je traitais plus haut — je parle, bien entendu, de la version éditée en France. La version américaine, c'est-à-dire le film original (dont j'ignore la qualité supérieure ou inférieure), devait être cependant plus foncièrement cinématographique. Mais le scénario était aussi différent de l'œuvre de Victor Hugo qu'il lui était possible de l'être, avec un titre analogue. Il a donc fallu, pour rendre cette production acceptable en France, en couper une partie que, nécessairement, on a été obligé de remplacer par des sous-titres, afin de combler les vides laissés par des troupes trop béantes.

Certains mouvements de foule méritent d'être signalés, par exemple la mise en marche des truands courant délivrer Esmeralda.

L'interprétation de Lon Chaney, que l'on peut considérer comme le meilleur artiste de composition du cinéma, est extraordinaire. Son masque, effrayant de réalisme et d'une monstruosité repoussante, est cependant beau dans toute sa hideur. Peut-être certains trouveront-ils qu'il a poussé le réalisme un peu loin malgré tout, mais son personnage de Quasimodo est bien celui que peint Victor Hugo.

Ernest Terrence est également remarquable. On se souvient de la prestigieuse composition qu'il a faite dans la « Caravane vers l'Ouest », où le rôle qu'il interprétait est devenu, de simple figure, rôle principal, et où, d'acteur secondaire, il s'est montré interprète de premier plan.

Ici, également, malgré son rôle de Clopin, qui ne lui laissait que la création d'un personnage épisodique, il s'est montré, toujours par sa valeur remarquable, le principal personnage du drame, avec Quasimodo.

Il en est ainsi de tous les véritables talents. Quand bien même leur donne-t-on que le plus petit bout de rôle, ils arrivent, malgré tout, à se faire valoir au moyen de celui-ci et même, quelquefois, comme c'est ici le cas, ils parviennent à écraser ceux qui, théoriquement, doivent leur être supérieurs.

Au contraire, il est bien regrettable que Patsy Ruth Miller interprète le rôle d'Esmeralda. C'est aussi peu que possible son tempérament et, au lieu d'avoir une Esmeralda vraisemblable, nous n'avons plus qu'une blonde « girl » que l'on a l'impression d'entendre fredonner : « We have no bananas » à chacune de ses paroles et vouloir embrasser son jeune premier sur la bouche, d'une façon très américaine.

Combien elle était mieux dans « Premier Amour » où Charles Roy a su lui donner un rôle à sa convenance... En définitive, « Notre-Dame de Paris » mérite le qualificatif « bon », mais vaut surtout par l'interprétation de Lon Chaney et d'Ernest Terrence.

Jean MITRY.

La philosophie anarchiste et les réalisations

Les anarchistes sont considérés par les uns comme des fous, par d'autres comme des penseurs chimériques, voyant le monde de si haut que leurs pensées généreuses restent illusoirement suspendues dans le vide et n'atteignent jamais la véritable réalité.

Certes dans chaque individu portant en lui l'idéal anarchiste, nous trouvons une part de cet être en quelque sorte évadé ou en dehors du milieu social ambiant et les idées qu'engendre le cerveau du penseur, étant le résultat des réflexes, provoqués en lui par la vue de toutes les choses qui concourent à la vie du milieu dans lequel il se meut, amènent fatalement l'individu à construire, dans son cerveau, tout un monde nouveau qu'il mettra en parallèle avec celui qui l'entoure : s'ensuit-il pour cela que les anarchistes doivent rester seulement des philosophes, épris d'idéal d'harmonie et de bonté, ou encore de sombres individualistes juchés sur leur tour d'ivoire et regardant impassibles et méprisants les agitations frénétiques et les sursauts d'agonie d'une société corrompue, où des hommes s'entre-tuent sur des charniers dont la puanteur pestentielle les étouffe et les grise.

Jusqu'à nos jours les anarchistes, en lutte contre le milieu social, obligés de batailler âprement pour la diffusion ou pour la défense du principe antiautoritaire, négligèrent quelque peu la réalisation immédiate et pratique de leurs conceptions. Certes il y eut des essais de colonies communistes, où des compagnons bien intentionnés, mais mal préparés et souvent insuffisamment éduqués essayèrent de produire et de consommer en commun, mettant en pratique la formule : « A chacun selon ses forces et selon ses besoins ». Ces tentatives échouèrent toutes ou presque toutes par manque de compréhension, ou par mauvaise volonté des individus, qui entourés d'un milieu mauvais, ne surent pas assez s'en écarter et rester eux-mêmes, puis aussi d'aucuns étaient venus-là, sans préparation, n'ayant aucune connaissance des travaux de la terre et des champs et ils ne purent s'adapter à la vie nouvelle qui s'offrait à eux.

Actuellement, à part les essais de différentes écoles végétariennes ou naturistes, il semble que les anarchistes aient écarté d'eux l'idée de vie commune, telle qu'elle fut d'abord conçue. Autre chose cependant serait à tenter dans un autre domaine que celui de la vie matérielle. Dans un article du Libéraire, jadis, Fister nous parlait de ses rêves d'une maison idéale, anarchiste. Sans concevoir comme lui la réalisation d'un pareil projet, il se pourrait tout de même que dans ce sens quelque chose soit à tenter. Dans Paris et dans les grandes villes de province, des groupements existent, où se réunissent plus ou moins régulièrement les copains, pour des causeries, dissertations, échanges d'idées : c'est déjà quelque chose, mais il y aurait mieux à faire, il y aurait à créer la maison, le foyer anarchiste, avec une salle de lecture, une bibliothèque largement ouverte à tous, une salle d'études et de réunions où chaque jour les amis et sympathisants se retrouveraient et amèneraient de nouveaux camarades dans un cadre digne de l'anarchie. On a trop négligé jusqu'à ce jour cette considération pourtant bien simple : à savoir que pour amener de nouveaux compagnons à nos réunions ou dans nos milieux, il fallait d'abord ne pas les choquer.

Combien de réunions de groupes se tiennent à Paris et en province dans de petites salles, situées dans de sombres ruelles et ressemblant un peu à des repaires où le passant, le nouveau venu hésitent quelquefois à s'engager. D'aucuns m'objecteront que ceux-là ne sont pas anarchistes, mais justement c'est parce qu'il faut qu'ils le deviennent, que nous avons le devoir de les amener dans un milieu sain, propre et accueillant.

Benoît PERRIER.

SCIENCE ET TRAVAIL

L'écrivain, le sculpteur et les mineurs

Dans l'œuvre du 13 juin, Lucien Descaves, évoquant la cérémonie d'anniversaire de Zola, le glorieux auteur de « Travail », parle magnifiquement du grand sculpteur Lelge Constantin Meunier.

Meunier était un artiste venant du peuple et exaltant le peuple. Deux de ses chefs-d'œuvre, un cheval de mine, épuisé, et une Mater dolorosa indiquaient si bien la misère dévolue du Borinage.

Voici ce qu'en disait, il y a vingt-huit ans, Lucien Descaves, à Constantin Meunier lui-même :

« — Votre Femme du peuple... On se sent de tomber à genoux devant elle. Quelle image pathétique de la souffrance humaine ! C'est évidemment cette malheureuse qui, interrogée par Léon Bonheur, au cours d'une enquête, lui a fait cette confidence effroyable : « Depuis que je suis mariée, je n'ai jamais mangé à ma faim ! ». La tuberculose la dévore, creuse ses joues, décolle ses oreilles, cerne ses yeux, fait tomber ses cheveux et la réduit à l'état de squelette... et, telle quelle, jusqu'à son dernier souffle, elle tirera sur le collier de misère... Elle mourra au champ d'honneur... Chacun met son honneur au champ qu'il a. »

Puis, le sculpteur donna une épreuve de ce chef-d'œuvre à l'écrivain, qui lui donna la « meilleure place » et qui est, depuis, « l'icone du foyer ».

Et parlant de la catastrophe de Courrières, de la grande guerre, l'homme de conscience qu'est Descaves nous montre la statue symbolique de Meunier comme un puissant trait d'union entre deux peuples brouillés par leurs dirigeants. Retenons ces belles phrases :

« Dix ans après, nos mines de Courrières étaient le théâtre d'une catastrophe « de classe », c'est le cas de le dire. Des mineurs étaient ensevelis vivants... On désespérait de les sauver. Une équipe de pompiers-mineurs allemands fut envoyée de Westphalie pour coopérer au déblaiement des galeries. Sa mission remplie, et remplie avec le plus lointain zèle, elle repartit pour

Gelsenkirchen, d'où elle venait, sans avoir voulu accepter la moindre récompense.

« Il me semblait pourtant qu'elle en méritait une. Je pris conseil de la Femme de mineur penchée sur mon travail de chaque jour, et je sentis, à la manière dont elle me regardait, qu'elle était de mon avis. Et c'est alors que j'eus l'idée de l'associer à la reconnaissance des mineurs français. Elle porterait l'expression de cette reconnaissance à l'étranger. »

« Constantin Meunier était mort en 1905 ; mais sa veuve et ses enfants, non contents d'adhérer à ma proposition, entendirent que la coulée en bronze d'une épreuve du buste fût faite à leurs frais. Les souscriptions que j'avais recueillies à cette intention vinrent en aide aux familles mises en deuil par la catastrophe. Quant à notre envoi à Gelsenkirchen, il y fut reçu aux cris de : « Vive la France ! » et il occupa, dans la salle commune, la place réservée chez nous au buste de la République. »

« Je voudrais bien savoir si la dernière guerre a effacé ce trait d'union ou bien si les mineurs allemands l'ont maintenu non pas au-dessus mais au-dessous de la mêlée, c'est-à-dire à la profondeur où peinent les hommes de leur condition, à quelque nationalité qu'ils appartiennent. »

« Si j'avais pris la parole à la cérémonie qui s'apprete, c'est cela que j'aurais dit. »

Non, Descaves, la guerre n'a pas effacé ce trait d'union. Malgré les forces mauvaises de réaction, les idées de fraternité et de paix font leur bout de chemin.

Et tant qu'il y aura des artistes comme Meunier, des penseurs comme vous, les ouvriers ne doivent pas désespérer. — B.

Le quatrième congrès de la Fédération espérantiste ouvrière

Les travailleurs espérantistes ont tenu leur quatrième Congrès à la Maison Communale de Rouen, pendant les fêtes de la Pentecôte. Ce Congrès était placé sous le patronage des organisations ouvrières locales.

Au cours du meeting organisé à cette occasion, le public s'intéressa vivement à la langue internationale dont le développement constant lui fut exposé à l'aide d'une documentation précise et abondante. Le secrétaire de l'organisation mondiale des prolétaires espérantistes « Sennacieca Asocio Tutmonda » montra, par des exemples concrets, les services que l'espéranto rend déjà aux travailleurs qui l'utilisent. L'exposition espérantiste comportait, outre un important rayon de librairie, une certaine de journaux de tous pays, ainsi que des collections d'affiches, catalogues, prospectus, soit cinq ou six cents documents prouvant l'importance qu'attachent à l'espéranto les milieux les plus divers.

Le Congrès a tenu trois séances de travail, sous la présidence du camarade Filkide, rédacteur de « L'Interligilo de P. T. T. » et délégué de la Fédération Postale Unitaire. Trente-six camarades ont participé à ses travaux ; toutes les discussions ont eu lieu en espéranto. Le Congrès a reçu de nombreux témoignages de sympathie, notamment des Fédérations espérantistes ouvrières d'Allemagne, Angleterre, Norvège, Belgique, Espagne et Hongrie. Ces deux dernières organisations s'étaient fait directement représenter.

Le rapport moral fut, après quelques observations, accepté à l'unanimité, ainsi que le compte rendu financier et les rapports des sections de propagande. Le rapport concernant les éditions espérantistes prolétaires a été renvoyé à une commission spéciale. Le Congrès a, en outre, étudié le plan de propagande et d'organisation présenté par le Bureau fédéral. Il a fixé l'attitude de la Fédération Espérantiste Ouvrière envers les organisations espérantistes bourgeoises dites « neutres », et a décidé de poursuivre une lutte incessante pour obtenir la liberté d'enseignement en faveur de l'espéranto. Cet enseignement fut, on s'en souvient, interdit par Léon Bérard.

Le service de traductions a été développé par la désignation de nouveaux camarades qui devront alimenter la presse ouvrière de langue française en informations traduites de l'espéranto.

Le Congrès a également examiné les rapports soumis par le rédacteur et l'administrateur de l'« Antinationaliste », organe mensuel de propagande publié sous le contrôle de la Fédération.

Il semble que les travailleurs commencent à comprendre tout le parti qu'ils peuvent tirer de l'utilisation de la langue internationale. C'est ce qui ressort nettement des rapports présentés à ce Congrès. Ainsi, les professeurs chargés du Cours gratuit par correspondance ont reçu 300 inscriptions en l'espace de six mois (1).

Le Congrès a terminé ses travaux le lundi 9 juin, à midi. Les assistants, qui appartenaient à quatre nationalités, ont chanté en chœur l'« Internationale » en espéranto.

1) Pour suivre le cours par correspondance et pour obtenir tous renseignements sur la question, s'adresser à la Fédération espérantiste ouvrière, 177, rue de Bagnole, Paris (20^e). (Timbre pour réponse.)

Au son de la guitare

Après un patauge dans les grands journaux quotidiens pour que les autobus de la T.C.R.P. soient munis de pneumatiques au lieu de bandages pleins, un industriel très connu vient, sur les accords plaqués par un autre journal, quotidien lui aussi, mais qui n'avait pas eu la bonne fortune de le voir solliciter la faveur de ses colonnes, de pousser la petite complainte qui suit, d'habitude, les campagnes entreprises par la plupart de nos grands journaux.

Nous ne sommes ici, ayant très peu d'automobiles à notre disposition, pas du tout qualifiés pour juger de l'avantage du bandage plein sur le pneu ou du contraire ; il paraît, toutefois, que cette transformation devait rapporter de gros sous à celui qui fournissait les pneumatiques.

Quoi qu'il en soit, nous avons assisté au petit spectacle de cette scène assez commune : après le prélude « guitaresque » poussé par un rédacteur anonyme du journal en question, l'oiseau faisant sans doute des difficultés pour chanter, le patron prit lui-même la guitare et, comme il en joue d'une façon merveilleuse, le vantage du Puy-de-Dôme se prit incontinent à chanter. Du moins, nous le supposons, car depuis ce temps-là, la guitare s'est tue...

Mais que sont devenus, dans tout cela, les chantages de l'« Action Française » sur le grand air de Patrie ?

Les débris de Wrangel encombrant les taxis

Chacun a le droit de gagner sa vie où il peut et comme il peut. Il y a, dans ce domaine comme dans d'autres, des devoirs et des droits.

Dans l'affaire qui nous occupe, nous constatons que les débris de l'armée Wrangel sont favorisés par la préfecture au détriment des ouvriers parisiens. Et cela n'est pas admissible.

Voici d'ailleurs ce qu'en dit un journal du matin qui n'est pourtant pas syndicaliste :

« Paris bénéficie depuis un an d'un contingent de plus en plus nombreux de chauffeurs de taxi exotiques — au verbe ukrainien ou caucasien — qui, lorsque vous sollicitez leurs services, vous avouent avec une belle ingénuité qu'ils ne connaissent pas leur chemin. »

« Ce sont, paraît-il, pour la plupart, des officiers rescapés de cette fameuse armée Wrangel, chère aux émigrés tsaristes et à M. Millerand. »

« Après l'échec final de cette triste aventure, le Bloc National se fit, en effet, un devoir de s'occuper du sort de ses mercenaires. Il leur devait bien cela. »

« Les hommes de troupe qui ne sont pas partis pour l'Amérique ont été ainsi disséminés comme ouvriers agricoles dans le Midi et en Corse. Les officiers sont venus à Paris, et ceux qui ont manifesté le désir de travailler pour vivre ont été embauchés comme chauffeurs de taxi. »

« Tout cela serait très bien si l'on n'avait exagéré cette bienveillance en accordant un peu trop aisément à ces derniers l'autorisation de manier le volant dans les rues de Paris. »

« Quelques-uns de ces Russes, sans doute, donnent pleine satisfaction. C'est malheureusement l'exception. »

« On exige des chauffeurs français une connaissance très minutieuse des rues de la capitale et des itinéraires à suivre. Il serait normal qu'on demandât aux étrangers, même aux officiers de Wrangel, des garanties au moins égales. »

« Car enfin les Parisiens qui prennent un taxi n'ont pas toujours de temps à perdre pour faire le métier du chauffeur. »

« Qu'on donne à ces étrangers le moyen de gagner leur vie, cela est fort bien. Mais, avant de leur confier des taxis, que l'on s'assure au moins qu'ils sont capables de les conduire. »

Nos Échos

A quoi servent les Bourses du travail.

Jusqu'à ce jour, nous avions cru que les bourses du travail étaient faites uniquement pour servir à la discussion des intérêts des travailleurs. Il nous faut déchanter maintenant et nous résigner à notre misérable sort, car d'après le dernier ukase de Moscou, les Bourses doivent appartenir au grand Parapluie qui abrite de son ombre le prolétariat et la volaille à plumer.

C'est ainsi qu'hier, le bloc ouvrier et paysan, fort de vingt-six prolétaires authentiques et garantis pur sang, avant de partir à l'assaut du château de Versailles, a tenu à faire ses derniers préparatifs dans la salle où les cochons de payants ont l'habitude de venir apporter leurs deniers pour la préparation du Grand Soir.

Pauvre Pelloulet ? si tu t'étais douté qu'un jour les bourses que tu as fondées auraient servi aux requins du communisme ordoïdove, tu ne te serais pas donné tant de peine pour aboutir à un tel résultat.

Heureusement qu'il y a encore la tempête pour chasser les miasmes et la pourriture !

○○○○

La Retraite d'un sage.

C'est sous ce titre que l'« Intransigeant » nous annonce le retrait du citoyen Millerand dans une modeste maison entourée de fleurs et où les oiseaux viennent parfois chanter au printemps.

Dans le calme de la solitude, Alexandre ne se contente pas seulement de pleurer sur les beaux rêves enfuis de sa jeunesse si pleine de reniements, mais il espère encore à la faveur de la liberté et des quelques jours de repos qui lui sont rendus, pouvoir bientôt prendre sa revanche.

Car quoique étant déjà d'un âge avancé, l'homme de Saint-Mandé trouve qu'il possède encore assez de vigueur pour prendre place dans la sarabande qui se livre autour du pouvoir.

Chassé par les loups, renié par sa propre race, par ceux qui rêvent de marcher glorieusement sur ses traces, il est tout naturel que le gredin qui sort bien gras et bien dodu de l'Elysée, s'oriente de façon à retrouver bientôt quelque stabilité sur les eaux troubles de la politique.

Et nul doute que dans la douceur de son refuge, le renégat de la sociale, ne trouve à nouveau les moyens qui lui permettront d'agiter bruyamment ses nageoires dans la mare des requins au ventre jaune et rouge.

○○○○

Le numéro fatidique.

Notre confrère l'« Ere Nouvelle » nous assure que le vendredi 13 porte bonheur aux uns et malheur aux autres et que ce chiffre a « toujours eu une heureuse influence sur la destinée de M. Painlevé ».

A vouloir jouer au prophète, on risque fort de se tromper. C'est ce qui arrive aujourd'hui à l'« Ere Nouvelle », qui s'est frotté bougrement le doigt dans l'œil, car le poulain qu'elle a présenté pour la grande course à la présidence est arrivé bon dernier.

Le vainqueur est celui pour lequel ont voté les derniers royalistes survivants du 11 mai.

Mais quelle attitude va avoir aujourd'hui le journal des blocards de gauche qui après avoir misé sur Painlevé voit arriver au poteau l'heureux gagnant Doumergue.

Nul doute qu'il n'en fasse une maladie et ne manduque à jamais le chiffre fatidique « 13 » qui a un si mauvaise influence sur le professeur de mathématiques, lequel entre nous aurait été plus utile à chercher à découvrir la quatrième dimension de l'espace qu'à faire de la politique.

La Vie des Lettres

Autour du Prix du Nouveau Monde

On sait que le Prix du Nouveau Monde a été attribué ces temps derniers à M. Pierre Reverdy. Dans les Nouvelles Littéraires, MM. Jacques Guenne et Maurice Martin du Gard ont alors consacré au poète couronné une note peu élogieuse et ont déclaré que MM. Max Jacob, Joseph Delteil, Philippe Soupault, Louis Aragon, André Breton, etc., semblaient plus qualifiés pour ce prix.

Mais, malheureusement pour MM. Guenne et Martin du Gard, MM. Aragon, Breton et Soupault, se solidarisant avec M. Pierre Reverdy, ont adressé aux directeurs des Nouvelles Littéraires la lettre suivante que publie le Journal Littéraire (31-5-24) :

« Paris, le 26 mai 1924. »

« Messieurs les Directeurs des Nouvelles Littéraires. »

« Messieurs les Directeurs, »

« Nous lisons dans les Nouvelles Littéraires de la semaine dernière la petite note que vous avez consacrée au prix du Nouveau Monde. Vous avez l'amabilité de citer notre nom à propos de Pierre Reverdy et de déclarer que notre œuvre est plus caractéristique que la sienne. »

« Notre littérature, que nous vous remercions d'apprécier, est très inférieure à celle de Reverdy. Nous ne craignons pas, en effet, de déclarer que Reverdy est actuellement le plus grand poète vivant. Nous ne sommes auprès de lui que des enfants. Son influence, que vous semblez nier, est la plus profonde que l'on puisse distinguer. »

« Reverdy, en effet, a influencé Max Jacob, Tzara, Delteil, Crevel, Arland, Vitrac, Limbour, Morise, Desnos, Malraux, Gêrard, Lubeck, Honnert, Naville, ce poète pour personnes pâles Picabia et nous-mêmes, sans compter ceux de moindre importance que nous nous excusons d'oublier. Et puis qu'il s'agit encore de nous, nous avouons avec joie que si nous continuons à écrire, c'est grâce à l'exemple de Reverdy. »

« Nous sommes persuadés qu'un examen plus attentif de la poésie moderne vous obligera très simplement à déclarer avec nous que Pierre Reverdy est le plus grand poète de ce temps, et que vous ne manquez pas de lui envoyer toutes vos excuses les plus plates. »

« Veuillez agréer, Messieurs les Directeurs, l'assurance de nos sentiments très distingués. »

« Louis ARAGON, André BRETON, »

« Philippe SOUPAULT. »

Voici l'un des poèmes que publie M. Pierre Reverdy dans la Nouvelle Revue Française (1-6-24) :

On peut regarder de travers
Les voix qui criaient à l'envers
Les voix qui criaient à l'envers
Et les animaux en déresse
A peine relevés du ciel
Sous les têtes tranchées aux lames des rayons

Quand le soleil fond sur les larmes
Que les yeux perdent leur aplomb
Dans les yeux qu'ils regardent
La chute au fond de la raison
Le tonnerre des voix qui grondent
Sous la voûte élatante où s'engouffre le monde

La tente était pleine de trous
Le ciel restait toujours limpide
Et les mains cherchaient dans le vide
L'horizon qui n'existe pas.

Sans être aussi enthousiaste que MM. Aragon, Breton et Soupault, on ne peut nier à M. Pierre Reverdy, poète un talent nuancé qui sait s'allier, à l'occasion, à une rare puissance d'expression.

Georges VIDAL.

PETITES NOUVELLES :

A la mémoire de Stendhal. — Une plaque de marbre sera placée le 27 juillet sur la maison où Stendhal vécut pendant onze ans alors qu'il était consul de France à Civita-Vecchia.

Georges VIDAL.

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — 13 h. 30 : Parsifal.
OPERA-COMIQUE. — 20 heures : Werther ; Cavalleria Rusticana.
OPERA-COMIQUE. — 20 heures : La Forêt bleue ; Fra Angelico.

TRIAXON-LYRIQUE. — 14 h. 30 : Mignon ; — 20 h. 30 : Les Cloches de Corneville.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. 30 : Le Carnaval des enfants ; La Scour de Jocrisse.
ODEON. — 20 h. 30 : Le Marchand de Venise.
VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.
NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 30 : J'ai une idée.
COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 21 heures : Knock ou le Triomphe de la Médecine.

THEATRE DES ARTS. — 21 heures : Le Pauvre Homme.

THEATRE DES MATHURINS. — Relâche.
VIEUX-COLOMBIER. — 20 h. 45 : Celui qui reçoit les filles.

THEATRE ANTOINE. — 20 h. 45 : Madame Filrt.

Cabarets artistiques

LE GARILLON. — 21 heures : Oui, j'veux bien l'avoir.

LES NOTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Prives, Vincent Hyspa, Jack Cazot, Noël-Noël, Paul Grolle, Raymond Bartel, Eugène Rossi, Augustin Martin.

« Chambre à louer », revue — Dimanches et fêtes, matinées à 15 heures.
LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses). — A 21 heures : Charles d'Avray et les chansonniers : Dornano, Brubach, Géo Robert, Loral, Mme Jane Marsan, Line de Tarbes. Spectacle d'art et d'éducation.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel). — 21 heures : « Têtes de Sport et Têtes de l'Art », revue : les Chansons de la butte.

LE PERCHOIR. — 21 heures : Jeux... n'sais quoi.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.

LA VACHE ENRAGEE (4, place Constantin Pequeureu). — 20 h. 30 : Veillée d'art : Maurice Hallé et les chansonniers.
LE PIERROT NOIR (11, rue Germain-Pilon). — Dracoli et les chansonniers.

À TRAVERS LE MONDE

ÉTATS-UNIS

EXPLOSION À BORD D'UN CUIRASSE

57 tués, 100 blessés

New-York, 13 juin. — L'explosion d'un canon dans une tourelle du cuirassé «Mississippi», a occasionné la mort de 57 matelots et en a blessé 100. L'accident est survenu au cours d'exercices de tir, au large de l'île de San Clemente, en Californie.

Et voilà, c'est tout, cinq lignes pour 27 morts et 100 blessés, 157 victimes du capitalisme, 157 malheureux qui ne demandaient qu'à goûter les rares joies de cette pauvre vie et que les ambitions des uns et des autres ont fauchés dans la fleur de leur jeunesse.

Et bien entendu c'est de la faute d'un marin, Allons, en Amérique comme ici, les autorités ne sont jamais coupables.

LA CONVENTION REPUBLICAINE

New-York, 13 juin. — Au premier tour de scrutin pour la vice-présidence, les résultats étaient les suivants :

MM. Lowden : 231 voix ; Kenyon : 169 voix ; Dawes : 149 voix ; Théodore Burton : 139 voix.

M. Lowden a été choisi comme vice-président.

La Convention a reçu un message de M. Lowden disant qu'il n'acceptait pas. M. Dawes a été choisi comme vice-président.

GRÈCE

VERS LA DICTATURE

Londres, 13 juin. — On mande d'Athènes : « La situation en Grèce est assez difficile. A peine vient-on d'annoncer la démission de plusieurs ministres, que M. Papanastasiou n'a pas encore remplacé, que les employés des chemins de fer et tramways ont déclaré une grève de 24 heures en guise de protestation contre le refus opposé aux revendications des ouvriers du port qui sont en grève depuis plusieurs semaines.

« Les chemins du réseau de Péloponèse et ceux du réseau de la Thessalie ont eux aussi cessé le travail, ce qui a eu pour résultat d'arrêter les opérations de démolition de la classe 1922.

« Devant cet état de choses, le général Pangalos, ministre de la guerre, a signé un décret mobilisant tous les chemins à partir de minuit, à moins que d'ici là tous les grévistes aient repris leur poste. »

JAPON

MENAGE AU CONSUL AMERICAIN DE YOKOHAMA

Tokio, 13 juin. — Masano Suke Tamamoto a menacé la vie du consul des Etats-Unis, M. Kemper, au consulat de Yokohama, déclarant qu'à moins que M. Kemper ne s'oppose à la nouvelle loi sur l'immigration, il le tuerait et se ferait ensuite hara-kiri.

MEXIQUE

EMEUTES AU MEXIQUE

New-York, 13 juin. — La *Chicago Tribune* écrit : « Le département de la guerre a reçu des nouvelles d'attaques faites contre le général Angel Flores, candidat présidentiel au Mexique ; au cours de la lutte, dix personnes ont été tuées et huit blessées. Les attaques ont eu lieu à San Juan del Rio et à Queretaro.

« Le général Flores a lui-même communiqué les nouvelles du soulèvement, disant qu'il avait été attaqué à coups de fusil par trois cents partisans du général Calles, à San Juan del Rio et par des bandits portant des drapeaux bolchevistes à Queretaro. Les partisans, aussi bien du général Flores que du général Calles, seraient bien armés et l'on peut s'attendre à d'autres combats. — Radio.

ITALIE

UN CRIME FASCISTE !

Mardi après-midi, le député Matteotti était enlevé par un groupe d'individus en automobile. Des passants, vers l'heure de l'enlèvement, voyaient une automobile filer à toute allure sur la route longeant le Tibre et entendaient des cris désespérés qui provenaient de cette voiture qui a été retrouvée hier. D'autre part, un communiqué officiel émanant de Rome annonce que six arrestations viennent d'être opérées au sujet de la disparition du député Matteotti. La police est sur la piste des autres coupables et de nouvelles arrestations sont imminentes.

Le *Messaggero* déclare que les travaux parlementaires vont probablement être suspendus.

D'ailleurs, les groupes de l'opposition, y compris les députés du parti populaire, ont décidé de ne plus participer aux travaux de la Chambre « avant que le gouvernement n'ait fait toute la lumière et toute la justice désirables dans l'affaire Matteotti ».

Etant donné les procédés fascistes bien connus à l'égard de leurs adversaires, on peut se demander s'il ne s'agit pas d'un crime commis par les chemises noires contre un député de la minorité.

À TRAVERS LE PAYS

CHUTE MORTELLE

Bourg, 13 juin. — Juché sur une charrette à fourrage, le cultivateur Charles Catlin, âgé de 70 ans, demeurant à Rignat, tomba et se fractura le crâne. Le malheureux a succombé peu après.

LA PORTE QUI TUE

Lapellisse, 13 juin. — Le journalier Thomas Mottet, âgé de 79 ans, était occupé, à Montcombroux, à ouvrir la porte d'une grange, lorsque les gonds se desserrèrent. La porte tomba sur le malheureux, qui eut le crâne fracassé et succomba peu après.

DANS UNE MAISON CLOSE

Nantes, 13 juin. — Ne pouvant arriver à faire sortir de la maison close qu'il dirige, rue des Trois Matelots, deux jeunes gens

ivres qui querellaient une femme, le nommé Henri Baruch, 43 ans, lâcha sur eux ses chiens qui les mordirent cruellement, puis, au paroxysme de la fureur, les frappa à coups de couteau. Un des jeunes gens, Gustave Alexis, 22 ans, manœuvre, atteint grièvement au ventre, fut transporté à l'Hôtel-Dieu, où il succomba après avoir subi l'opération de la laparotomie. Le meurtrier a été arrêté.

UNE PLAINTE CONTRE 5 GENDARMES POUR COUPS ET BLESSURES

Béziers, 13 juin. — Saisi d'une plainte de M. Alphonse Rivemale contre cinq gendarmes, pour coups et blessures qu'il reçut au cours d'une arrestation, le Parquet de Béziers a clôturé l'instruction par un non-lieu, sans avoir entendu au préalable aucun témoin.

M. Rivemale fit opposition devant la Chambre des mises en accusation, qui vient de réformer l'ordonnance du juge d'instruction.

Il est bien que de temps à autre cette ficelle reçoive une bonne leçon, mais qu'attend M. Rivemale pour prendre les cinq cognes séparément et leur administrer à son tour une raclette soignée ?

CEUX QUE L'ON DEVRAIT PENDRE

A Saint-Mandé habite depuis quinze ans une pauvre vieille âgée de 86 ans, qui, alors qu'elle vint habiter au numéro 10 de la rue de l'Épinière, payait le droit de dormir dans un taudis le prix de 280 francs par an. Or, le vaurion vient d'émettre la prétention de faire payer à cette pauvre femme le prix exorbitant de 640 francs. N'est-ce pas une iniquité ? Ne doit-on pas réprimer de tels abus ? A vous, messieurs les députés du Bloc ouvrier et paysan du 4^e secteur de réprimer.

LE MEETING DE BORDEAUX

La condamnation du maire Philipart

Acclamation de l'annistie intégrale

Le meeting organisé à l'Alhambra, le 11 juin 1924, par le Groupe anarchiste de Bordeaux, a obtenu un succès formidable. Dès 7 heures un quart, les bureaux de distribution furent ouverts.

Plus de quatre mille personnes assistèrent au meeting. La salle étant comble à crouler, plus de cinq cents personnes environ durent rester dehors.

Jamais un meeting, à Bordeaux, n'avait attiré foule semblable.

La séance est ouverte à 9 heures, sous la présidence du camarade Félix Laveau, assisté des camarades Fermis, Villatte.

Après une courte allocution du président, la parole est donnée au copain Laypère, du Groupe de Bordeaux. D'un style châtié et charmant qui n'exclut point la virulence, le camarade stigmatisa la conduite du maire de Bordeaux et de la police, qui furent, par lui, assez malmenés. Un tonnerre d'applaudissements déferla, lorsqu'il cita les paroles de l'ancêtre, Sébastien Faure : « Pour descendre dans l'âme d'un policier, il faudrait des bottes d'égoûtier. »

Il n'a point oublié notre camarade Germaine, dont il fit l'apologie. Pour l'annistie intégrale, il dit tout ce qui créait des droits à cet acte de justice pour tous les emmurés ou détenus dans les bagnes civils ou militaires.

Les syndicats unitaires avaient délégué leur secrétaire, Constant, qui apporta, lui aussi, son tribut à la protestation si légitime contre les actes de brutalité de la police et cita la loi du 30 juin 1881, article premier : loi du 28 mars 1907, fixant les droits des maires en ce qui concerne les réunions.

Partisan, lui aussi, de l'annistie intégrale pour tous les détenus, sans distinction d'opinion et quelle que soit leur nationalité.

Le citoyen Lafaye, secrétaire de l'Union des Syndicats confédérés, s'éleva, lui aussi, contre l'acte arbitraire de Philipart et la sauvagerie policière.

Il dit aussi que si les nouveaux élus ne tenaient pas leurs promesses d'annistie intégrale, il serait le premier à les vouer au mépris public.

Le camarade Thibaudau, du Syndicat des Métaux, vient appuyer la thèse de Constant.

Un jeune tribun, le camarade Allart, vient, à son tour, fortifier notre manifestation.

Le leader du meeting, le camarade Boudoux, délégué de l'U. A., en son langage faubourien et avec son allure désinvolte, attire immédiatement toute la sympathie de la salle.

Fin et disert, il examine et dissèque Philipart, « ce négrier de l'huilerie bordelaise », ainsi qu'il le qualifie, le clouant au pilori ainsi que ses séides.

L'enthousiasme est indescriptible.

S'élevant contre les prostituées de la plume qui ont déformé la physionomie de notre Germaine, il dépêché devant l'auditoire la grandeur morale de notre amie.

Établissant un parallèle entre l'acte de Germaine Berton à Paris et les actes accomplis par les soldats de la grande guerre, il démontre que si Germaine a supprimé un homme, les autres n'ont été couverts de galons et de décorations que parce qu'ils en avaient tué beaucoup.

Rappelant les condamnations iniques de Law, de Cottin, Rolland, Jeanne Morand, Acher, Germaine Berton et tant d'autres, l'annistie, pour lui, ne doit pas être faite au compte-gouttes ; elle doit être universelle et appliquée intégralement à tous les délits, quels qu'ils soient.

Puis ce fut le tour de notre camarade Antignac, le vieux luttteur, toujours sur la brèche, qui vint apporter au meeting, aux acclamations de la salle, l'appui moral de son passé anarchique.

Très finement, s'élevant contre le maire et ses matraqueurs, il les ridiculise. Dans une péroraison d'une belle envolée, il réclama, lui aussi, l'annistie intégrale.

Fougueux et cravacheur, il foudroya les jeunes et les vieux qui oublient trop souvent de se dépenser pour la divulgation des idées anarchistes et préférèrent la lecture de romans ou de journaux pornographiques.

Après la lecture d'un ordre du jour flétrissant le maire de Bordeaux et sa police, la séance est levée aux cris de « Vive l'annistie ! ».

Félix LAVEAU.

En lisant les autres...

Autour de l'Elysée

Dans le *Quotidien*, Pierre Bertrand fonce à fond sur Doumergue qui ne veut pas se plier à la discipline blocarde parce qu'il veut tenter sa chance également pour la possession du gâteau élyséen :

Car il ne faut pas se dissimuler les choses : c'est bien à une violente offensive de la réaction que nous assistons.

Elle a été battue dans le pays le 11 mai.

Elle cherche une revanche, et l'élection présidentielle au scrutin secret est une occasion qui convient à son ouvrage.

Avec un président de la République qui serait élu par elle, avec un président du Sénat qui lui appartenait, qu'en viendrait-il ?

Quelles circonstances lui seraient plus favorables pour faire échouer l'œuvre de réforme du ministère Herriot, et substituer à un gouvernement démocratique, après quelques mois d'un politique que l'on saura rendre infécond, un gouvernement que l'on baptisera de concentration, mais qui, en réalité, reprendra, avec plus ou moins d'hypocrisie, la politique blocnationale ?

Aujourd'hui, le duel qui va se livrer n'est pas un duel entre deux hommes.

C'est un duel entre deux politiques : la politique que le suffrage universel vient d'acclamer et la nébuleuse politique qui a mené la France au bord de la ruine et l'y précipiterait si la trahison lui permettait de triompher à Versailles.

Aussi bien est-ce la ou que redoutent des hommes comme M. Edouard Herriot, M. Bienvenu-Martin, le respecté président de la gauche démocratique du Sénat, M. Thomson, dont personne n'ignore ni le ferme attachement à la République, ni les opinions modérées.

C'est pourquoi, dans un manifeste que l'on trouvera plus loin, souffletant de leur fidélité aux principes tous les misérables Saxons qui s'apprêtent à changer leurs votes avec ceux de la droite, ils maintiennent devant le Congrès la candidature de M. Painlevé.

Il n'y a aujourd'hui qu'une façon d'être républicain : c'est d'être le républicain que ses pairs ont désigné pour la première magistrature de l'Etat.

Tout le reste est trahison !

Pierre Bertrand ne mâche pas les mots : l'adversaire de Painlevé n'est qu'un « misérable Saxon » qui veut faire le jeu de la réaction. Et dire que c'est pour arriver à un pareil résultat, c'est-à-dire voir les grenouilles de la mare radical-socialiste coasser et se battre pour se choisir un roi, que le Bloc des Gauches a chassé Alexandre. Ce n'était vraiment guère la peine de changer de président pour diviser la tribu des batraciens en deux camps hargneux et prêts à s'entre-tuer. S'ils pouvaient s'ancêtre eux-mêmes, quel soulagement !

Les leçons de la vie

Dans l'*Ere nouvelle*, Albert Dauzat attire notre attention sur les enseignements politiques et sur les leçons qui se dégagent des événements :

Combien les grands drames de la politique sont fertiles en enseignements pour l'observateur désintéressé qui se penche sur l'âme des hommes et des foules ! Et, quelles leçons, que ceux qui sont appelés à diriger les peuples ne devraient jamais oublier !

C'est d'abord le vertige des honneurs. Thème éternel, vieux comme la société, et toujours nouveau, illustré et réajusté par les ambitieux de chaque époque. L'expérience et les conseils des penseurs ne servent à rien, et l'éducation classique elle-même — ô Léon Bérard ! — est impuissante à en préserver les arrivistes.

Car ceux-ci ont toujours professé, en leur for intérieur, la théorie des deux morales, celle qu'on enseigne, celle du « De Viris », des « Selecta » et de Plutarque, bonne pour les simples, pour le peuple, pour les autres, et celle des initiés, plus hermétique, réservée aux surhommes qu'ils croient être ! Une fois les honneurs atteints, par l'adulation des puissants, les remaniements, les flâchettes de conscience, on se grise d'encens et l'on n'écoute que les flatteurs. Et, les celliers aux yeux, on marche tout droit, du Capitole vers les précipices de la Roche Tarpéienne.

On trouve parfois de fort bonnes choses dans l'*Ere Nouvelle* qui est un journal de la démocratie intégrale — car l'intégralité n'est pas seulement de règle rue Montmartre et rue de Rome ; elle l'est aussi ailleurs. Mais ces lignes ne s'appliqueraient-elles pas au Bloc des Gauches qui, maintenant, vient de monter au Capitole ? Puisse-t-il, lui aussi, dans l'ivresse de sa victoire, ne pas oublier que la Roche Tarpéienne est bien proche et toute prête à le recevoir !

Richesse ou Pauvreté ?

Dans *Candida*, Paul Souday traite ce sujet : « En littérature, faut-il être riche ou pauvre pour acquérir du talent ? »

L'écrivain riche n'est donc pas trop à plaindre, d'autant qu'il a même des débouchés caractérisés et dont il aurait conscience par grand hasard, n'atteindraient pas sa amourette et ne renverseraient pas sa marmite. C'est certain. Malgré tout, je ne crois pas que la grande richesse soit très favorable à une carrière ou littéraire ou artistique.

Bien entendu, un millionnaire peut avoir du génie. Cela n'arrive pas souvent, mais le génie est toujours rare. Il pousse où il veut, dans les mansardes ou les palais, et l'on n'a qu'à saluer. Oui, mais avez-vous remarqué ? Il a une préférence pour les mansardes. Les écrivains d'abord, les débutants, les débutants, sont certainement plus nombreux que les porphyrogénètes.

Cela est très vrai, et les meilleurs écrivains, ceux qui ont su chanter avec éclat la misère et la douleur humaines, ceux qui ont su faire vibrer les grandes cordes sensibles et magnifier les espoirs et les colères des hommes, sont venus des taudis et des chaumières et non des châteaux et des palais où la richesse insulte au génie.

Il doit y avoir à cela des raisons.

Il y a d'abord celle-ci qu'en dépit des théories à la mode, le génie complet ne se manifeste guère en coup de foudre et sans préparation, de même que les chènes ne naissent pas seculaires. C'est une plante fragile, qui veut une culture, soignée, un milieu favorable, et premièrement la ferme propos de la conduire à maturité. Or, réserve faite pour quelques vocations impérieuses et quelques monomanies qui les singent, un jeune fils de famille, à qui un avenir opulent est assuré, s'abstient de prendre une peine inutile. S'il a le goût des lettres ou des arts, il le satisfait par des lectures, des auditions, des voyages, des achats de tableaux et de beaux livres. Il orne son esprit, il savoure les œuvres des autres, mais n'est guère tenté de produire lui-même. A quoi bon ? Etant intelligent et fin, il doute de lui, il craint le ridicule, il se dit qu'il faudrait que ce qu'il ferait fut absolument hors de pair : que si ce n'est qu'assez bien ou même bien, mais non pas génial tout de suite, le jeu n'en vaut pas la chandelle ; et que s'il passe outre et veut tenter

l'expérience, comme ses premiers essais seront forcément imparfaits, il y renoncera bien vite.

Oh oui ! Malheureusement, la pauvreté est un stimulant pour ceux qui veulent arriver, qui veulent faire leur chemin et marcher sur les traces de M. Souday. Et beaucoup, aujourd'hui, font de la littérature qu'ils auraient sans doute jamais fait s'ils avaient eu des rentes.

Sougez que Balzac a commencé par grossoyer une douzaine d'épaves romanesques qui ne valaient rien. S'il n'avait pas eu absolument besoin de gagner sa vie, il n'aurait certainement pas persévéré ; ses dons naturels ne se seraient pas débrouillés et peu à peu affermis ; il n'aurait jamais écrit la « Comédie humaine ». Les écrivains pauvres sont comme les apprentis navigateurs obligés de se jeter à l'eau, et qui n'ont pas honte de faire publiquement leurs écarts, puisqu'ils ont l'excuse de la nécessité. Certains se noient ; mais sous cet aiguillon, ceux qui étaient vraiment cotés parviennent à la maîtrise.

En définitive, si l'on a vraiment du talent, la fortune est inutile, et si l'on n'en a pas, elle ne sert à rien. Elle est même nuisible dans les deux cas, puisqu'elle risque d'étouffer un talent réel et qu'elle permet à la médiocrité de s'élever sans pudeur... Bienheureux les pauvres ! Mais il est plus difficile à un riche de devenir grand écrivain qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. L'évangéliste avait un sens très juste des conditions de la vie littéraire.

La lutte internationale contre le travail de nuit dans les boulangeries

Nous apprenons, d'après le bulletin d'information de l'Union internationale, que la lutte contre le travail de nuit dans les boulangeries a repris plus intense entre les ouvriers et les patrons. Du côté des employeurs, les motifs invoqués pour la reprise du travail de nuit sont les mêmes dans tous les pays. En Australie, en Tchécoslovaquie, en Hollande, en Belgique et en Autriche, on trompe la population en prétextant une meilleure exploitation du travail et un prix du pain beaucoup moins cher. Dans le district de Sydney (Australie), on a voulu supprimer le décret qui interdisait le travail de nuit avec la complicité des porteurs de pain. Mais cependant les patrons ne réussissent pas, car les ouvriers boulangers n'acceptent pas leur proposition, et d'après les paragraphes de la loi il ne peut être faite une révision des lois de protection. A ce sujet, nous apprenons du camarade Lange, secrétaire du Syndicat australien des ouvriers boulangers, ce qui suit :

En Australie, à l'exception de Victoria, le travail de nuit est supprimé dans les boulangeries. Dans le Queensland, la durée du travail va de 7 heures du matin à 8 heures du soir ; dans la Nouvelle Vallée du Sud, de 6 heures du matin à 8 heures du soir. Des exceptions sont seulement prévues pour les veilles de fêtes. A Perth, le travail peut être commencé dès 6 h. 30 du matin et se terminer à 6 heures du soir. Dans l'Australie du Sud, le travail est fixé de 5 heures du matin à 6 heures du soir, avec les mêmes exceptions.

Dans les autres contrées, le travail de nuit est supprimé selon les besoins par des jugements de tribunaux arbitraires compétents. Seuls les ouvriers organisés sont tenus de respecter les jugements. Cette situation dans quelques autres pays où manque une forte organisation, pourrait devenir facilement un préjudice pour la classe ouvrière ; en Australie, ceci n'est pas dangereux, car les ouvriers boulangers sont très bien organisés. L'année dernière, les boulangers de Victoria voulurent obtenir la réglementation légale du travail de nuit pour tous les ouvriers, organisés ou non. Cette loi ne fut pas acceptée. D'après les déclarations du camarade Lange, ce n'est qu'une question de temps pour qu'à Victoria soient aussi introduites des mesures légales.

D'Autriche, il a été rapporté que la situation s'est considérablement améliorée à la suite du contrôle et sur les instances des organisations syndicales. Dans les petites boulangeries il arrive qu'on ignore encore la loi, mais dans une faible proportion. Les coupables sont les ouvriers eux-mêmes. Ils appartiennent à des organisations chrétiennes. Celles-ci ne possèdent pas une opposition suffisante pour réagir contre la méconnaissance de la loi.

De nouveaux dangers apparaissent en Tchécoslovaquie, par la faiblesse du ministre du commerce, métiers et industrie, tendant à réintroduire le travail de nuit dans les boulangeries. Les patrons boulangers tchécoslovaques suivent les démarches des sociétés allemandes de consommation pour obtenir la réintroduction du travail de nuit (1). Que le gouvernement se décide à son tour, alors commencera la lutte avec toutes ses conséquences.

En Irlande, excepté dans la partie nord, le travail de nuit est supprimé presque totalement. Les camarades irlandais apportent une sympathie entière aux démarches des compagnons des autres pays et déclarent aider, selon leurs moyens et selon leurs forces, à la suppression définitive du travail de nuit dans les boulangeries.

En Pologne, les circonstances sont défavorables à l'action ouvrière. Les patrons boulangers, avec l'appui des grandes panifications, font des démarches pour faire abroger la loi qui, déjà depuis quelques années, interdit le travail de nuit. Ils affirment qu'en prenant le travail à 5 heures du matin ils ne peuvent pas commencer la vente du pain avant 4 heures de l'après-midi (2). Le ministre du travail est maintenant prêt à réintroduire le travail de nuit dans les usines des trois sections et dans les anciens territoires russes, sous réserves d'application des conditions d'hygiène indispensables. Bien entendu, les patrons boulangers ne tiendront aucun compte de ces réserves et feront accomplir le travail de jour et de nuit sans souci de l'hygiène.

Cet article fut traduit de l'organe du Syndicat allemand des ouvriers boulangers et confiseurs par Herbert Weber.

Remarques du traducteur :

(1) Au désir des sociétés allemandes de consommation, possédant des boulangeries, pour le retour du travail de nuit supprimé en 1914, s'opposent : 1. les syndicats ouvriers ; 2. les patrons boulangers. Pourquoi ces derniers ? Car une partie d'entre eux travaillent et sont ainsi victimes eux-mêmes du travail de nuit.

(2) C'est un bluff et un pur mensonge.

De « Sennacieca Revuo », numéros 43-49. (Traduit de l'Espéranto par J. M.).

Comédie

Manque absolu de dignité

Hier matin, de nombreux journaux ont publié, sous la signature du sénateur Bienvenu-Martin, un manifeste annonçant que M. Painlevé « était le seul candidat de la discipline républicaine » et jetant l'exclusive contre M. Doumergue.

Mais malgré tout, M. Doumergue est l'heureux gagnant ; alors, ne se souvenant plus de rien, M. Bienvenu-Martin souhaite, comme son nom l'indique, la bienvenue à Doumergue en ces termes :

« Le bureau de l'Assemblée nationale vous offre ses cordiales félicitations et ses vœux.

« Votre élévation à la suprême magistrature est le juste couronnement d'une longue carrière parlementaire qui a été d'une admirable netteté et au cours de laquelle vous avez rendu d'éminents services à la patrie et à la République.

« Je n'en rappellerai pas les étapes. Député, ministre dans de nombreux cabinets, président du conseil, membre, puis président du Sénat, vous avez montré une constance dans les opinions, une fermeté dans les actes, un esprit de clairvoyance et de décision qui vous ont valu l'estime de tous les partis et vous donneront une grande autorité pour représenter la France dans le monde.

« Votre passé nous garantit que votre action présidentielle se renfermera dans les limites de vos pouvoirs constitutionnels et qu'elle s'exercera conformément à la volonté du pays, librement exprimée par la voix de ses représentants.

« Dans les circonstances difficiles que traverse la nation, nous nous réjouissons de voir à sa tête un homme tel que vous, car nous avons la certitude que vous saurez assurer à la France, avec le respect de ses droits, la paix et la sécurité dont elle a besoin pour poursuivre son relèvement financier et le développement de ses institutions démocratiques. »

Ce serait à nous rendre antiparlementaires, n'est-ce pas, les amis, si nous ne l'étions déjà ?

Il l'embrasse alors qu'il voudrait le mordre

Quand M. Doumergue eut répondu aux discours de M. Bienvenu-Martin et de M. François-Marsal, les parlementaires défilèrent devant lui pour le féliciter de son élection.

La veste brodée de M. Cadic ne connut pas alors tout le succès qu'elle souhaitait sans doute. C'est que s'avachait M. Painlevé, président de la Chambre, candidat à la présidence de la République, et que M. Painlevé esquissait un geste, tendant la main à M. Doumergue. De l'accord des deux hommes le shake-hand se transformait en accolade sous les applaudissements de tous.

Pauvre grand mathématicien !

AU HAVRE

Les responsables de la vie chère

A maintes reprises nous avons signalé comment MM. les entrepreneurs arriérés se moquaient de la préservation des grains qu'ils avaient la charge de maintenir ; fréquemment les ouvriers et commis-auxiliaires s'adressant à leurs employeurs le mauvais état des bennes pneumatiques dites « crapauds », ou des platiers recevant le grain perdu par ces « crapauds ». Rien n'y fit.

Ce que demandent les stevedores, ce n'est pas la préservation du blé (ce dont ils se moquent), c'est d'abord de la production. Qu'importe pour eux que le pain soit cher, pourvu que l'on garnisse les coffres-forts !

Ces faits se renouvellent journellement ; aussi, nous attirons l'attention du public sur cet état de choses qui porte un si grave préjudice aux consommateurs.

Quand on pense que, par navire et par jour, il est tombé à l'eau une moyenne d'une ou deux tonnes de grains, on est en droit de trouver paradoxal que lorsqu'un dockeur est surpris à ramasser deux ou trois kilos de blé, il récolte deux ou trois mois de prison. Mais pour les responsables de la perte de plusieurs tonnes, aucune sanction n'est infligée. Les responsables seront-ils toujours impunis ?

Nous tenons, en cas de démenti, — ce que nous ne craignons pas, — les noms des stevedores de navires et les dates où ces faits se sont passés en notre présence.

F. GILLES.

SOYONS CLAIRS

Oui, et prévenons nos lecteurs que l'article signé Chanteais qu'ils ont lu hier, était déjà paru en juillet 1919 dans le *Libertaire* hebdomadaire.

Les compagnons anarchistes qui n'étaient pas bien fixés, il y a cinq années, sur la Dictature du Proletariat sous prétexte qu'ils ignoraient tout des choses de la Russie, avaient au moins quelques excuses. C'était vrai, les nouvelles de Russie n'abondaient point.

Chanteais et le *Libertaire* avaient déjà raison à cette époque. Théoriquement, la Dictature du Proletariat n'était point défendable et l'anarchiste qui voulait réfléchir un tant soit peu comprenait — malgré la pénurie de nouvelles — que sous le gouvernement de Lénine, les événements ne se déroulaient pas autrement que sous le gouvernement d'un autre chef d'Etat.

Mais depuis cinq années les anarchistes, comme tout le monde, sont fixés sur ce qui se passe en Russie bolchevique. Les théories anarchistes n'ont pas été démenties par les faits bolchevistes, tout au contraire.

Et c'est ce moment-là que Léon Chanteais, aujourd'hui administrateur de la *Vie Ouvrière*, choisit pour vanter les charmes de la Dictature et crier haro ! sur l'idée de Liberté.

Pauvre homme !

Amis lecteurs

abonnez-vous !

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Un danger de l'émigration

Le devoir des militants

Le Syndicat des Terrassiers de la Seine a pris, le 25 mai dernier, une grave délibération concernant la main-d'œuvre étrangère. La Fédération du Bâtiment unitaire ayant fait connaître son point de vue sur celle-ci, il importe d'aviser les camarades émigrés de ces décisions. Il s'agit de donner la chasse aux éléments étrangers qui, dans les chantiers de la Région Parisienne, travaillent pour des prix inférieurs au tarif syndical et ne respectent pas la loi de huit heures, ainsi que les us et coutumes en vigueur parmi les travailleurs français, ce qui fait que ces derniers en supportent directement les conséquences. Décisions prises bien à contre-cœur, ces organismes étant de toujours et demeurant de farouches internationalistes, mais prises devant l'affluence des émigrés et devant l'inconstance criminelle du plus grand nombre de ceux-ci.

Cette délibération est de nature à intéresser tous ceux qui s'occupent du problème de l'émigration, ainsi que les émigrés eux-mêmes. C'est pourquoi nous la portons à leur connaissance.

Il faut d'abord se rendre compte que le Syndicat des Terrassiers de la Seine (qui est un des plus batailleurs de la France) applique sur le terrain de la lutte de classe une action de premier ordre. Il ne néglige point les victimes de l'action syndicale et s'occupe aussi actuellement de l'encadrement de la main-d'œuvre étrangère.

Ce n'est donc pas une organisation infectée de corporatisme ou de parti pris, qui a pris la délibération en question et c'est pourquoi aussi nous voulons étudier les faits et en tirer l'enseignement nécessaire.

Nous savons que les Italiens représentent la majorité des étrangers et que les patrons, ainsi que tous les ennemis de la classe ouvrière, leur sauront gré d'avoir inspiré au Syndicat des Terrassiers une pareille résolution dont la réalisation ne pourrait servir que les intérêts capitalistes.

Par conséquent nous nous faisons un devoir de faire remarquer aux camarades et aux militants dans quelles conditions nous nous trouverons et dans quel abîme peut tomber notre mouvement syndical (déjà miné par l'apathie d'une partie de la masse et les attaques des adversaires), si jamais cette délibération devient une réalité nécessaire.

C'est un fait qu'il ne faut pas juger superficiellement et qui mérite notre attention, ne fût-ce que pour les conséquences qu'il peut entraîner.

Rappelons nos souvenirs de cinquante ans de luttes ouvrières soutenues par les travailleurs de tous les pays et nous trouverons non seulement les pages glorieuses de ces dernières années, mais aussi la triste souvenir des luttes tragiques et sanglantes de l'odyssée émigratoire. Qui ne se rappelle donc pas combien de litières, causés par l'esprit de clocher et de régionalisme, eurent lieu parmi les Italiens à l'étranger, lorsque commença il y a quatre lustres, l'émigration en grande ligne vers la Suisse, la France, l'Allemagne, la Roumanie, l'Autriche, etc... ?

Et qui peut donc oublier combien de malédiction s'attirèrent les travailleurs italiens (Friulans et Bergamasques en général) qui furent exportés en Allemagne et en Suisse au cours des années 1902-1910, par l'opera Bonomelli et qui allaient remplacer les grévistes indigènes ?

Celui qui écrit ces lignes se rappelle avoir dû souvent intervenir au cours de ces luttes pour apporter une parole de calme et rappeler les esprits à la raison.

Est-il donc possible qu'aujourd'hui, après vingt ans de luttes, de batailles sanglantes, de sacrifices et de douloureuses expériences, on puisse reculer, remonter le chemin déjà fait et nous retrouver encore au milieu des tragiques événements que nous vîmes à cette époque ?

C'est impossible et nous ne pouvons le croire, car ce serait pour nous la fin de nos espoirs dans l'avenir du prolétariat qui est aussi l'avenir de l'humanité.

Faut-il remettre à jour les bénéfices qu'en tiraient les patrons, la bourgeoisie et l'Etat ?

C'est bien compréhensible pour ceux au moins qui ont encore un peu de sens commun.

Réduction des salaires, augmentation des heures de travail, redoublement de l'autorité patronale et mépris de l'ouvrier ; voici les conséquences directes qui en résulteraient.

Cette démonstration manifeste de la concurrence, du désaccord, de l'intolérance et de la haine entre prolétaires des divers pays deviendrait un élément précieux aux hommes qui nous gouvernent pour fonder de nouvelles guerres et rejeter la classe ouvrière dans le gouffre d'une nouvelle terreur.

Nous pouvons admettre, si l'on veut, que les organisations et les camarades français ayant leurs défauts comme tout le monde, commettent eux aussi des erreurs et que leur méthode de lutte ait parfois besoin d'être modifiée, mais tout cela ne change rien à notre condition d'émigrés et d'exploités et surtout ne nous dispense point de nos devoirs.

Devoir moral, consistant dans le témoignage de sentiments d'amitié, et de fraternité envers les travailleurs du pays qui nous donne l'hospitalité, parce que seule cette attitude pourra démontrer que nous avons le sentiment de la solidarité.

Et ce n'est qu'ainsi que nous pourrions constituer réellement la vraie Internationale ouvrière.

Devoir syndical, qu'il faut absolument respecter parce qu'il est à la base de notre bien-être économique et social. Nous ne pouvons oublier que si nous avons aujourd'hui des salaires presque en rapport avec le coût de la vie et un peu plus de respect et de liberté que dans le temps, ce n'est pas par la bonne volonté ou l'esprit généreux des patrons et des capitalistes, et encore moins de l'Etat, mais grâce à des

énormes sacrifices supportés par les syndicats ouvriers à travers plusieurs années de lutte de classe.

Et ces luttes ont semé sur le sol des victimes trop nombreuses que nous ne pouvons oublier et qui nous demandent seulement de continuer la bataille avec autant d'ardeur, de persévérance et d'esprit de sacrifice, pour arracher au capitalisme d'autres concessions indispensables afin d'assurer notre existence et préparer l'avenir aux futures générations.

Nous savons par expérience que chaque effet à sa cause, et il ne nous est pas difficile de voir dans le « fascisme » avant tout et dans le « régime » la cause principale de cet immense contingent d'ouvriers sans travail, sans pain, sans discipline, qui s'en vont chercher, loin du pays natal, les moyens pour l'existence.

Et dans cette période critique que traverse le mouvement ouvrier, nous faisons appel aux camarades émigrés, aux militants, à tous les bons soldats de la lutte de classe, pour qu'ils se rappellent le devoir qui nous incombe et auquel dépend le sort de notre présent, aussi bien que de l'avenir.

Il faut entrer en masse et tout de suite dans les syndicats ouvriers, il faut prendre une part active dans le mouvement syndical, persuader les mauvais, les découragés, les ignorants, pousser ceux qui tombent dans l'apathie et mettre fin à cette œuvre de concurrence ouvrière. Ce n'est qu'ainsi que nous pouvons accomplir notre devoir et éviter des grands malheurs à la classe ouvrière. Et seule cette attitude pourra témoigner que nous sommes réellement dévoués à la cause ouvrière et révolutionnaire qui est et doit être internationale.

Vittorio MESSEROTTI,
de la Fédération Nationale du Bâtiment.

Il faut agir

Le camarade Messerotti a raison de pousser un cri d'alarme sur les dangers de la main-d'œuvre étrangère. Puisse la question être étudiée sérieusement par les organisations et les militants intéressés, et aboutir à une solution qui sauvegarde les positions acquises du prolétariat français sans nuire à nos principes internationalistes et de lutte de classe.

Les travailleurs n'ont pas de patrie, mais il y a des patries dont les conditions d'existence sont variables pour les prolétaires. Les nations à forte natalité sont soumises à l'émigration et les pays où la population est en décroissance doivent subir l'immigration.

Les migrations doivent s'opérer sans heurt, sans préjudice pour les travailleurs. Dans l'intérêt de tous, il est inadmissible que l'afflux des étrangers malheureux amène en France des diminutions de salaires et des augmentations d'heures de travail. Il nous faut défendre un patrimoine commun de réalisations. Quiconque s'embourbe à des conditions inférieures au programme syndical, qu'il soit français ou étranger, devient un faux frère pour la classe ouvrière et un complice du patronat.

Et malheureusement le préjudice s'aggrave quand il est commis par les nationaux d'un pays étranger parce que l'intérêt corporatif se gonfle des préjugés nationalistes.

Dans la lutte de classes, pour bien conserver l'objectif à combattre le patronat, il ne faut pas que le syndicalisme devienne dans le partiisme. La propagande doit porter, non contre la nationalité des faux frères, mais contre leur ignorance, leur jalousie.

Autrefois, et encore un peu maintenant, les exploités des grandes villes et des grands travaux ont dû établir des barrières et se garantir contre les afflux à bas prix de nos provinces arriérées et misérables.

Aujourd'hui, après la guerre, le danger se renouvelle en plus grand et en plus grave. Les Italiens, les Polonais, les Espagnols et d'autres constituent une menace comme jadis en constituaient une nos Bretons, nos Flamands, nos Basques.

Avec un syndicalisme uni et puissant, nous aurions vite raison des inconvénients de la main-d'œuvre étrangère. Mais nous sommes divisés et impuissants. Chaque C.G.T., certaines fédérations bataillent en ordre dispersé et sans grand résultat.

Il nous faut pourtant agir. Si c'est un motif de plus pour réaliser l'unité, c'en est aussi un pour agir au plus vite. Et n'y aurait-il pas moyen de tenter un coup double ? De constituer une espèce de cartel entre tous les organismes syndicaux qui s'occupent de la question ?

Cela pourrait être utile aux conditions d'existence de tous ceux qui travaillent en France, et cela constituerait aussi un rapprochement qui favoriserait l'unité.

B. BROUTCHOUX.

A tous les militants, à tous les sympathisants du syndicalisme

Tout homme s'intéressant à la question sociale, tout militant désireux de faire avancer la société vers un avenir meilleur, tout individu prenant position dans la bataille humaine, doit tenir compte des forces que la vie collective nous oppose.

Ces forces sont de trois sortes :

1° Le Passé, qui s'oppose à l'évolution et essaye de retarder l'humanité dans sa marche vers le mieux ;

2° Le Présent, avec cette génération qui, parvenue à l'âge mûr, fait en sorte de maintenir l'équilibre, stabilisant la vie pour elle-même, déterminant son époque comme si elle était éternelle ;

3° L'Avenir, avec la jeunesse qui, à son tour, bousculant les forces actuelles et anciennes, veut arriver à sa maturité et, pressée de se réaliser, peut imposer sa compréhension de la vie, son propre sens de l'humanité.

Ces points établis, disons à tous les hommes qui, victimes de la société

actuelle, cherchent et luttent pour un devenir meilleur, à ceux qui n'ont rien à perdre dans l'avenir nouveau, à tous les travailleurs en voie d'émancipation : attachez-vous à donner à la génération de l'avenir la compréhension de la vie future. Si, par votre action et votre propagande, vous faites en sorte que la jeunesse puisse avancer d'un pas rapide vers la réalisation de la vie que vous rêvez, le demain de la société fraternelle sera votre œuvre.

La jeunesse syndicaliste groupe dans son sein tous les jeunes travailleurs manuels ou intellectuels, sans distinction de sexe, de nationalité, de profession, d'opinion politique ou philosophique. Elle est la seule organisation portant véritablement à sa base ce principe : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. » Nous le rappelons à tous ceux qui ont compris que l'avenir appartient aux forts qui sauront forger les outils assez résistants et ingénieux pour détruire les chaînes. Qu'ils n'oublient pas que l'éducation de la jeunesse doit être le premier des combats, car les réactionnaires ne négligent pas, eux, d'influencer du plus qu'ils peuvent cette jeunesse.

N. B. — Il est rappelé à tous les jeunes, qu'il existe une jeunesse syndicaliste dans le XVIII^e. Les réunions ont lieu tous les mardis, rue Hermonnier.

Le Congrès fédéral se tiendra le 15 juin. Prière à tous les camarades d'assister à l'assemblée générale, 77, boulevard Bérlioz, ce soir, à 8 h. 30, pour la nomination des délégués.

Les grèves

Chez les mouleurs. — Le personnel en grève de la maison Debard, réuni en assemblée générale le vendredi 13 juin, décide à l'unanimité de continuer la grève jusqu'à complète satisfaction et se sépare au cri de : « Vive la grève ! »

Le comité de grève rappelle à tous les corporants que la maison Debard est toujours à l'index.

Réunion des camarades grévistes aujourd'hui, 9 heures, au lieu habituel.

Confédération Générale du Travail Unitaire

UNION DES SYNDICATS DE LA SEINE

A tous les travailleurs

Camarades,

La vie augmente

Malgré le Bloc des Gauches, hissé au pouvoir par les vaines espérances des masses désempées, la misère continue à s'installer dans nos foyers, les huit heures sont partout violées, les salaires pour l'impôt sur les salaires deviennent plus nombreuses, des milliers de militants restent dans les prisons et les bagnes de la Troisième République.

Si nous ne réagissons pas, c'en est fait de tous nos maigres avantages acquis au prix de plusieurs années de lutte.

Travailleurs, tous debout !

Pour les huit heures ; pour les 1.800, les six francs ; pour l'amnistie intégrale ; pour le droit syndical ; contre l'impôt sur les salaires ; contre tous les affameurs ;

Exploités, assistez en masse aux

GRANDS MEETINGS

qui auront lieu le

Samedi 14 juin, à 20 h. 30

Salle de l'Union,

33, rue de la Grange-aux-Belles

Orateurs : Jouvessomme, Noëlle Droux,

Vignaud, F. Doyen.

172, rue Legendre (XVII^e)

Orateurs : Andrieux, Jouvessomme, Cousin.

Maison du Peuple, 35, rue Adam-Ledoux

(Courbevoie)

Orateurs : Dardot, Dumont, Rigal, H. Blutte,

Chivalié.

102, Grande Rue (salle Cristani) à Nogent

Orateurs : Simonin, Durif, Charmot.

Ai lavoratori, ai sovversivi italiani ai profughi del fascismo !

Compagni,

Dal sette al quattordici del mese corrente ricorre il decimo anniversario della « Settimana Rossa ».

I più giovani di voi ricordano questo moto rivoluzionario d'Italia per i ricordi che esso lasciò, per la pagina di storia che scrisse nella vita rivoluzionaria del proletariato. Quelli di voi che sono dei militanti attenti lo ricordano per avere in quei giorni lottato con ardore nella speranza che l'Era di una rinnovata vita incominciassero per il proletariato col rovesciamento della odiosa monarchia e per l'inizio della rivoluzione emancipatrice.

Compagni, le istituzioni che non rovesciarono in Italia sono quelle che, dopo un lungo periodo di illusoria riforma, ci hanno dato, dopo la guerra, la più infame delle reazioni, affidando l'incarico del massacro e dello sterminio del proletariato a quelle canaglie che durante la Settimana Rossa furono dei più ferventi sobillatori delle rivolte.

Compagni,

Per rinnovare il nostro patto proletario di solidarietà rivoluzionaria sulla larga base della Settimana Rossa ; perché i rinnegati lordi di sangue che tiranneggiano il proletariato d'Italia sappiano che, benché lontani, migliaia di profughi pensano alle lotte rivoluzionarie ; per ricordare le migliaia dei nostri carcerati e riprometterci la lotta necessaria per la loro liberazione, noi abbiamo scelto la data del giorno di sabato 14 corr. ricordando, appunto la gloriosa Settimana Rossa, per riunirvi a Comizio.

Intervenite numerosi. Parleranno diversi oratori di parte proletaria.

Il Comizio avrà luogo nella Sala Raymond Lejeune, 8, avenue Mathurin-Moreau (métro Combat), alle ore 20-30.

Il Gruppo Anarchico :

Pietro GORI.

L'Unité syndicale chez les cheminots

Ainsi donc, les congrès, tant d'Unions de Réseaux que fédéral, se sont tenus. L'Unité est-elle en voie de réalisation dans la corporation ? Cela n'apparaît pas. Et pourtant, combien elle est désirée par la presque totalité des travailleurs du rail.

Il est vrai que l'époque est bien trouble. Allez donc faire part des sentiments de réconciliation qui vous animent de chercher un terrain d'entente où le syndicalisme y trouvera son compte. Immédiatement, la secte qui s'intitule communiste crie à la trahison et au petit bourgeoisisme, condamnant en des termes aussi grandiloquents que ridicules tous ceux qui ne croient pas devoir approuver les mots d'ordre et les tactiques changeantes et contradictoires élaborées à l'I. S. R.

Pour n'être pas taxé de trahison par les nouveaux fanatiques, il faut tenir un langage ultra-révolutionnaire, avoir, paraît-il, le « pur ».

Qu'importe que personnellement on soit moins que réformiste dans les actes ou que l'organisation que l'on représente ne puisse que voler en ordre de jour ronflant et soit dans l'impossibilité, tout au moins momentanée, d'une action sérieuse. La face est sauvée aux yeux de ceux qui voient le syndicalisme avec des lunettes rouges, et cela leur suffit. C'est peu. Reconnaissons maintenant que les phrases ne font plus peur à la bourgeoisie. On en a trop abusé.

Autre chose est nécessaire quand les sentiments de classe se heurtent aussi violemment entre patrons et ouvriers, comme c'est le cas dans la période actuelle ; la rhétorique n'est plus suffisante et nous sommes de ceux qui pensons que pour réaliser sa mission, le syndicalisme doit au plus tôt se dégager de l'emprise des milieux politiques, quels qu'ils soient, qui ne tendent à rien moins qu'à le faire disparaître après l'avoir asservi.

Organiser pratiquement et socialement l'action ouvrière vaut mieux que de chercher par des moyens obliques et parfois crapuleux à lui inculquer le fameux virus de la féodation.

L'Unité, l'unité sincère, celle qui tout à la fois est faite de confiance et d'esprit de sacrifice, nécessite de tous ceux qui vraiment la désirent, honnêtement et non du bout des lèvres, un maximum d'efforts concertés et une bonne volonté qui à ce jour malheureusement ne paraît pas encore être l'appanage de certains moscouitaires, et non des moindres, qui ne cherchent à l'embrancher que pour mieux l'étouffer.

Rien d'utile ne peut être tenté, rien de durable ne sera réalisé tant que des tribulations politiques, pour les besoins de leur mauvaise cause, s'ingénieront à étouffer les consciences, à brimer les volontés et porteront le trouble dans les milieux ouvriers par la calomnie et la pire de toutes, celle qui se propage honteusement, sans risque, de bouche à oreille.

Ne désespérons pas. De l'excès du mal naît parfois le bien, et ce ne serait pas encore trop cher payer cette période de malaise si, devant la carence qui sera sous peu celle de tous ces pourfendeurs intéressés du syndicalisme, les travailleurs, les vrais, pouvaient enfin ouvrir les yeux et se ressaisir.

CHAVERT.

Communiqués syndicaux

Comité intersyndical d'Asnières. — Demain, à 9 h. 30, réunion du C. I. Tous doivent être présents.

Bâtiment (13^e région). — Aux ouvriers du Bâtiment de Vaires-Torcy et les environs : La réunion de propagande qui devait avoir lieu demain, à 16 heures, est reportée au dimanche 22 juin, même heure.

Boulangers. — Les camarades délégués de section ou de groupe, ou les militants, sont priés de passer prendre les journaux et des affiches à la permanence du Syndicat, en vue du meeting du 19 juin, salle Wagram.

Section du Bronze. — Demain, grande balade champêtre à Viroflay. Rendez-vous gare Montparnasse, à 8 h. 30, devant les guichets.

On est prié d'apporter ses provisions.

Chauffeurs, Conducteurs, Mécaniciens, Electriciens. — Réunion de la Commission pour la caisse de solidarité, ce soir, à 17 heures, à la permanence. Prière d'être à l'heure.

Cheminots Paris-Etat R.D. — Réunion lundi, à 18 heures précises, 1, rue Joffroy ; Commission exécutive.

Ordre du jour : Affaires en cours ; Correspondance ; Questions diverses.

Machinistes et Accessoires de Paris. — Conseil syndical ce soir, à 18 heures précises, bureau 30, 3^e étage, Bourse du Travail.

Présence indispensable.

Syndicat des Métaux de Chaville. — Réunion extraordinaire, le dimanche 15 juin, à 9 heures très précises, salle Patin, 110, Grande-Rue. Présence indispensable.

Métaux-Bronze. — Aujourd'hui, à 14 h. 30, réunion de la Commission de contrôle à la salle des Commissions du 2^e étage (le Bulletin sera aux Métaux).

Les camarades Gauthier et Saulnier sont spécialement invités.

Union des Ouvriers Mécaniciens. — Permanence de 16 heures à 19 heures, à la Bourse du Travail, 3^e étage, bureau 9.

DANS LE S.U.B.

ASSEMBLEE GENERALE DU S.U.B. — Dimanche, à 9 heures, Bourse du Travail, salle des Commissions.

CONSEIL GENERAL ELARGI DU S.U.B. — Ce soir, à 20 heures, salle des Commissions, 33, rue Grange-aux-Belles. Tous les camarades des conseils de sections se doivent d'être présents.

MACONNERIE-PIERRE. — Le camarade Bouchonnet, de la Section de la Maçonnerie-Pierre, vient de mourir à l'asile de Ville-Evrard. La levée du corps sera faite à 13 heures, à l'asile.

APPEL DE SOLIDARITE. — Les camarades du Bâtiment, reconnaissant que la solidarité est nécessaire pour réussir leurs mouvements, oublient que la solidarité péculaire est le premier devoir d'un syndicaliste envers les camarades en lutte. Les camarades doivent faire le nécessaire sur les chantiers.

CONSEIL GENERAL. — Le S.U.B., dans son Conseil général du 12 juin, n'ayant pu épuiser son ordre du jour, a décidé de faire un Conseil général élargi ce soir, à 20 heures, avenue Mathurin-Moreau. Les camarades appartenant au Conseil de sections techniques doivent y assister en grand nombre. A l'ordre du jour, figu-

rent plusieurs questions d'une extrême urgence dont la gravité nécessite que chacun prenne ses responsabilités. Le S.U.B. compte que chaque syndicat sera représenté.

PEINTRES. — Pour la réussite de notre meeting, les camarades sont invités à venir chercher des tracts pour les distribuer dans leur coin. N'oubliez pas qu'une amnistie fut votée et durera jusqu'au 1^{er} juillet pour les camarades qui ont quitté l'organisation pour une cause ou pour une autre.

Permanence tous les jours, de 9 heures à 19 heures, bureau 4, 4^e étage, Bourse du Travail.

PLOMBIERS-POSEURS. — La présence de tous les camarades plombiers-poseurs est nécessaire demain, à 14 heures, à la réunion de la Bourse du Travail. Des décisions très graves y seront prises.

La Vie de l'Union Anarchiste

A tous les groupes de la région parisienne

Les groupes de la région parisienne sont priés de remettre à leur délégué au Comité d'Initiative de l'U. A. le montant de la collecte qu'ils ont faite, ou qu'ils feront, en faveur du camarade Ouplier qui doit sortir de prison le 19 courant pour être ensuite exécuté.

Cet argent devra être versé sans faute mardi prochain au Comité d'Initiative, il y a urgence.

Paris et Banlieue

Jeunes anarchistes. — Demain, balade champêtre à Chaligny. Rendez-vous à la gare de la Bastille, à 8 h. 15. Trains toutes les quarante minutes environ. Les premiers arrivants sont priés de mettre des fûts.

Groupe libertaire de Livry. — Réunion du Groupe ce soir, à 21 heures, chez Defarbus, 46, rue Victor-Hugo, Pavillons-sous-Bois.

Groupe du Drancy-Bourget. — Réunion du Groupe aujourd'hui, petite salle Chaligny, place de la Mairie, Drancy.

Mise au point de notre meeting. Les camarades Fernandez, Del, Leplat, Donis sont spécialement invités pour communication urgente.

Province

Groupe d'Etudes sociales de Toulouse. — Tous les camarades susceptibles de comprendre nos idées sont convoqués pour demain, à 21 heures, chez Tricheux, place des Penitents-Blancs, 14. Organisation d'une propagande intense de l'anarchisme ; Causerie par Walter sur « Le Salarial ».

Groupe d'Education sociale de Maubeuge. — Il est rappelé aux lecteurs et lectrices du « Libertaire » de la région que le Groupe se réunit salle des Fêtes de Sous-le-Bois, tous les lundis, à 20 heures.

Tous les anarchistes et sympathisants doivent se faire un devoir d'assister à ces réunions, pour y parfaire leurs connaissances. Nous devons redoubler d'efforts pour arriver à un groupe d'affinités où l'on pourrait s'entendre et discuter sans restriction. Pressante et cordiale invitation à tous.

Communications diverses

Club du Faubourg. — Cet après-midi, à 14 h. précises, théâtre du Crystal-Palace, 9, rue de la Fidélité, grande séance. Mise en accusation de la pièce « Le Pauvre Homme » pour et contre l'égoïsme. L'auteur, André Lang, défendra lui-même son œuvre et répondra au public.

Proces du livre « Au Pays de la monnaie de singe » avec l'auteur, Edouard Heisey, qui soutiendra cette thèse : « Ce que j'ai vu en Allemagne ; comment on prépare la « revanche » ; avant trois ans une nouvelle guerre ! » Contradiction par Goutteiro de Toury, René Valfort, Armand Charpentier, etc.

Groupe espérantiste ouvrier. — Demain, excursion à l'étang des Sept-Isles, visite du château Louis-Philippe.

Rendez-vous à la gare de l'Est à 8 heures, direction Raincy-Villeneuve. Prendre également le tramway Opéra-Le Raincy 21-3, descendre à Thiers.

Fédération espérantiste ouvrière. — Un cours d'espéranto par correspondance fonctionne toute l'année. Pour renseignements, s'adresser à Glodeau, 177, rue de Bagnelet, Paris (20^e).

Joindre un timbre pour réponse. Envoi du Cours élémentaire contre 0 fr. 30.

Pour Bonomini

DOUZIEME LISTE

Natalie Aldini (liste 242-243), 76 fr. 50 ; Léonardi, Béziers (liste 248), 90 fr. ; Fieramonte (liste 194), 155 fr. ; Guglielmo (liste 72), New-York, 254 fr. ; L. Vella, 147 fr. 85 ; Mazza, 5 fr. ; Pain (liste 246), 585 fr. 70 ; D. Antoine (liste 106), 17 fr. ; Petrini Racale (liste 133), 246 fr. ; Simoncini Agio (liste 108), Antibes, 118 fr. ; Carnasciali, 2 fr. ; Joseph et Vanouli, 15 fr. ; Ferrero, à San Francisco, 893 fr. ; Alberto di Brecari, 285 fr. 70 ; Liste Beontina Gaetens, 100 fr. — Total de cette liste : 3.090 fr. 75.

Reçu au Comité Bonomini : Versé par Zavino (compte liste 181), 37 fr. ; Versé entre camarades des Italiens de Romainville, 12 fr. ; Versé par Rifolchi (liste 231), 75 fr. ; Versé entre camarades de la S.E.P., Saint-Denis, 77 fr. ; Versé par Beorchia, bénéfice soirée Devillers-Guislain, 50 fr. ; Versé par Mascardelli, bénéfice soirée Marie (Canada), 152 fr. ; Versé par Cenci, 5 fr.

— Total des sommes reçues par le Comité : 408 fr. 4-2.506 fr. 70 par le 4 juin.

Total général de toutes les listes parues sur le « Libertaire » à ce jour pour Bonomini : 18.271 fr. 90.

PETITE CORRESPONDANCE

R. H. peut-il envoyer le « papier » promis à P. V. le plus tôt possible ?

Lina Meline désire entrer en relations avec des copains d'Auxonne (Côte-d'Or). Lui écrire, 52, Grande-Rue, à Vierzou (Cher).

Arthur Rouffiac, Castres. — Epuisé. Envoie un mot à Jout, Librairie sociale.

Pierre Menu. — Bien reçu par chèque postal.

Joseph et Augustine. — Votre abonnement finira le 31 décembre. Quand nous aurons reçu le montant, nous répondez.

Jean, à Saint-Maur. — Abonnement finit le 30 juin.

Taupin est prié de passer d'urgence à la librairie. Il y a deux lettres pour lui.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du Libertaire